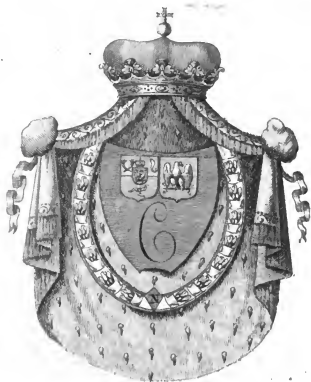






Palat. XIV

4



ANNE DE RUSSIE

ET

CATHERINE D'AUTRICHE.

896.8

581645

ANNE DE RUSSIE

ET

CATHERINE D'AUTRICHE,

OU

LES CHEVALIERS

DE L'ORDRE TEUTONIQUE,

ET LA MÈRE ÉCUYER.

PAR M^{ME}. BARTHÉLEMY-HADOT,
Auteur des MINES DE MAZARA, etc. etc.

Les hochets de la grandeur sont entourés des
grelots de la Folie. De lâches flatteurs les agi-
tent sans cesse. Leur bruit, en étourdissant les
jeunes princes, les empêche quelquefois d'en-
tendre les avis de la sagesse, et même les cris
aigus de la souffrante humanité.

Tiré dudit ouvrage.

TOME SECOND.

PARIS,

Chez FIGOREAU, Libraire, place St.-Germain-
l'Auxerrois, n^o. 20.

1813.



21/1/66

ANNE DE RUSSIE

ET

CATHERINE D'AUTRICHE.

SUITE DU CHAPITRE VIII.

LES véritables brigands s'enfoncèrent dans l'épaisseur du bois, et les malheureux fugitifs doublèrent le pas, afin de trouver dans quelque village de la nourriture et du repos.

Bientôt la voiture qu'ils avaient aperçue arriva près d'eux.

En effet, elle était entourée d'une garde nombreuse. Que devint Catherine, en reconnaissant dans le maître l'ingrat Léopold, qui allait à Mittaw, lieu de la résidence des ducs, avec quelques seigneurs de

sa suite ! Il était accompagné de Ponioski.

Les forces humaines ont un terme. Cette mère infortunée ne put résister à l'excès de sa douleur. Elle tomba sans connaissance aux pieds de ceux qui partageaient son infortune et ses dangers.

Cet incident fut remarqué par Léopold. Il fit arrêter sa voiture et demanda ce que c'était. Un de ses gardes approcha et retourna lui dire que c'était un paysan qui venait de tomber en faiblesse.

Léopold tira de sa poche une bourse et un flacon qu'il donna à l'officier. Celui-ci les remit dans les mains d'Hubert , et la voiture repartit au grand galop.

Cruel ! dit Elisa en cherchant à

rappeler Catherine à la vie , il a fait aiguiser le poignard qui devait percer le cœur de sa mère ; et le ciel permet que ce soit la même main qui la rende à la vie !

L'infortunée duchesse ouvrit un oeil mourant que remplissaient les pleurs du désespoir. Elle chercha si elle pouvait encore voir celui qui avait causé ses maux.

Il était là , dit-elle ! ô mon Dieu ! Je l'ai aperçu , environné de toute la puissance que je possédais ; mais il est heureux , je puis mourir maintenant. Mes amis , ajouta-t-elle , laissez-moi ; me rendre à la vie , c'est me rendre au malheur. Hélas ! j'ai perdu l'amour de Léopold , je ne mérite point celui d'Ernest. Ah ! croyez-moi , la mort est mille fois

préférable à l'horrible situation où je suis réduite.

Enfin les soins et les caresses d'Elisa lui redonnèrent un peu de courage. Elle put marcher. La route était droite, et pendant plus d'une demi-heure elle vit courir devant elle la voiture qui portait son fils.

Une réflexion affreuse vint l'accabler de nouveau, quand elle se souvint que Ponioski était avec Léopold.

Mon fils, cet objet de ma coupable idolâtrie est donc le complice de son indigne favori ! Cette nuit on devait me donner la mort par les ordres de mon plus mortel ennemi, et maintenant il se trouve avec le duc ! Hélas ! dit-elle en versant des larmes, leur projet a échoué par votre

intelligence , ô mes amis ; mais ils sont à ma poursuite. Le ciel n'a pas permis que je fusse reconnue. Cependant en quelque lieu que je m'arrête en Lithuanie , leurs infâmes agens me trouveront aussi. Dieu est témoin que je ne crains point de perdre la vie , mais pour moi vous êtes exposés à la perdre sans cesse ; s'ils nous trouvent , votre mort est certaine , et je ne puis souffrir. . . .

Ne croyez pas , ma chère maîtresse , que je veuille jamais vous abandonner , et je suis persuadée qu'Hubert pense comme moi. Dans l'endroit où nous allons tâcher d'établir notre résidence , nous passerons , si vous le permettez , pour vos enfans ; nous vous porterons tout l'amour que l'on doit à une

mère , et tout le respect que nous commande votre auguste qualité de souveraine.

Oui , dit Zelki , et moi je serai votre serviteur à tous trois. Quelque emploi que j'occupe auprès de vous , je serai toujours trop heureux. Ah ! je n'oublierai jamais que l'exemple d'Hubert et d'Elisa m'a rendu à la vertu. Hélas ! sans eux , je serais devenu le vil complice du lâche Fonioski.

Ils arrivèrent en peu d'heures à un village. Il fut décidé que l'on passerait la journée dans une auberge , et que l'on repartirait le soir pour gagner Goldingen , petite ville de la Courlande , à vingt-cinq lieues de Mittaw ; que là on passerait incognito quelques jours , pendant les-

quels Hubert et Zelki iraient à la découverte pour trouver une ferme à acheter, afin d'y vivre paisiblement.

L'adresse avec laquelle Zelki avait agi dans la forêt, leur laissait une fortune considérable en or et en diamans. Ainsi ils n'avaient aucune inquiétude sur les premiers besoins de la vie.

Arrivés à l'auberge de Héna, ils se firent servir à déjeuner : ils en avaient grand besoin. Les malheureux, depuis le coucher du soleil, avaient parcouru plus de dix milles :

Cependant ils eurent soin de ne faire qu'une dépense ordinaire, et se donnèrent pour des marchands qui devaient gagner la ville prochaine. Il fallait qu'ils éloignassent d'eux tous les soupçons.

La chaleur semblait motiver leur intention de ne marcher que la nuit.

La duchesse et sa fidèle compagne étaient extrêmement fatiguées.

Hubert résolut de faire , dans la journée , l'acquisition d'un cheval , sur lequel elles pourraient se placer toutes deux.

Le village de Héna n'était qu'à vingt milles de celui où était situé le château d'Ernest ; mais Catherine et ses compagnons ignoraient cette circonstance. Le jour touchait à son déclin : nos voyageurs, dont les forces étaient un peu réparées , allaient bientôt repartir. Hubert, l'intelligent Hubert, s'était procuré un cheval , qu'il avait eu soin de monter lui-même , pour s'assurer si les fugitives ne courraient point de danger.

Ah ! Catherine , où est le temps où, comblée des dons de la fortune , tu n'avais pas même la bienveillance de songer à tout ce qu'on entreprenait pour te plaire ? D'un œil orgueilleux , tu faisais trembler tes gens , tu les traitais en esclaves : aujourd'hui ton ame est ouverte au sentiment de la reconnaissance. Il fallait que tu passasses par le creuset du malheur pour juger sainement des hommes.

A l'instant où l'on se disposait à quitter l'auberge , une troupe d'hommes armés y entra.

Leur aspect épouvanta Hubert ; il courut à la chambre de Catherine. Madame , lui dit-il , nous ne pouvons , sans danger , partir en ce moment. La maison est remplie de

gens dont la présence me donne de l'inquiétude ; je tremble que ce ne soient des envoyés de Ponioski : aussi je viens de prévenir l'aubergiste que nous coucherions ici. Si les soldats ne sont point venus pour nous arrêter, dès qu'ils seront partis nous en ferons autant.

La crainte s'empara de nouveau de la duchesse et d'Elisa ; mais bientôt elle fut à son comble.

Ernest venait d'arriver avec trente de ses fidèles compagnons d'armes. On doit se rappeler que, le jour même de sa réception dans l'Ordre Teutonique, des habitans de plusieurs villages étaient venus solliciter le secours des chevaliers contre les brigands.

Lorsqu'il entra dans l'auberge

pour faire rafraîchir sa troupe , il s'informa s'il n'y avait point d'étrangers.

Le maître lui répondit qu'il en était arrivé le matin , que leurs costumes annonçaient des paysans , et qu'ils avaient déclaré qu'ils se rendaient tous les quatre à Goldingen.

Je veux les voir , dit Ernest , priez-les de se rendre dans cette salle ; ou répondez-moi d'eux.

On peut se peindre la terreur de nos fugitifs. Ah ! dit Catherine dès que l'aubergiste fut sorti , tout est perdu. Mes amis , fuyez , s'il vous est possible ; cette croisée n'est pas bien élevée. Hubert , je remets Elisa à votre honneur ; vous êtes aimé , je vous confie le secret de ma géné-

reuse amie , devenez son époux ; vous avez assez d'or pour aller vous établir dans quelque lieu éloigné. Là vous serez à l'abri de toutes les persécutions . Hubert , rendez - la heureuse , et l'infortunée duchesse de Lithuanie expirera en vous bénissant.

En prononçant ces mots , elle ouvrit une croisée qui donnait sur la campagne , et vit qu'il n'y avait aucun garde qui pût s'opposer à leur départ.

Eloignez - vous , mes amis ; les momens vous sont chers.

Jamais , jamais , dit Elisa ; nous périrons , s'il le faut ; mais nous n'aurons pas la lâcheté de vous abandonner. On peut mourir paisiblement quand on est sans reproche ;

mais on ne saurait vivre quand on a pu se déshonorer, et nous serions tous criminels si nous pouvions abandonner notre auguste souveraine.

Laissez-moi faire, dit Hubert ; nous avons trompé les brigands de la forêt, peut-être tromperons-nous encore les agens de l'indigne Ponioski. Demeurez, madame, ajouta-t-il en s'adressant à Catherine ; je vais aller parler à l'officier qui commande les hommes qui sont ici.

Il sortit de la chambre, comme l'aubergiste allait y rentrer.

Au même moment, Hubert mit la main à sa poche. Ce signe aimable fut compris par celui qui revenait les chercher. — Vous avez peur de ces messieurs ? Si vous n'êtes pas

des brigands, vous n'avez rien à craindre. Les chevaliers teutons sont les défenseurs des infortunés.

— Ah ! mon ami, voilà pour payer ta discrétion. Tu es un homme établi, on te croira : réponds de nous ; tu n'auras pas à te repentir de nous avoir obligés. — Non, morbleu ! je ne réponds de personne.... — Eh bien, conduis-nous vers le chef.

Au nom des chevaliers teutons, Hubert fut rassuré ; mais cependant il n'eut garde, en paraissant devant Ernest, de nommer la duchesse.

Cette femme infortunée, accusée d'un forfait inoui, et ne pouvant trouver aucun moyen de justification, avait tout à redouter.

Arrivés devant le chevalier, celui

fut chargé de répondre. Il le fit avec la plus grande prudence.

Qui êtes-vous, leur dit Ernest avec bonté? — Des marchands; et nous gagnons la ville de Goldingen. Ce jeune garçon est mon neveu, et les deux autres personnes qui nous accompagnent sont, l'une ma femme, et l'autre ma fille. Elles sont vêtues en hommes pour éviter les insultes. Hélas ! hier en traversant la forêt qui est à quelques milles d'ici, je crois bien que, sans cette précaution, nous eussions été perdus; car nous avons été arrêtés par une troupe de scélérats. Ce jeune homme (il montrait Hubert) a été forcé de leur donner une partie de son argent.

Jugez, M. le chevalier, de

ce que les scélérats eussent fait, s'ils eussent pu présumer que j'avais avec moi ma fille, qui est belle comme l'amour ! je suis certain qu'ils me l'eussent enlevée. Par malheur, nous n'avions point d'armes et nous n'eussions pu leur opposer qu'une faible résistance.

Si M. le chevalier l'exige, je vais faire descendre ma fille : quant à ma femme, elle a été si effrayée par les brigands, si fatiguée par la marche (car les voleurs nous ont pris deux chevaux), qu'elle peut à peine se soutenir.

Mon ami, répondit Ernest avec bonté, vous mettez tant de bonne foi dans ce que vous dites, que je vous crois. Mais comme vous avez été volés, et que vous pouvez avoir

besoin de quelques secours , ou de quelque temps de repos , allez à notre château. Je vais vous donner un billet pour mon meilleur ami ; vous pourrez y demeurer pendant huit jours , c'est un droit que nous accordons à tous les voyageurs.

Ah ! monsieur , dit Hubert , c'est avec raison qu'on vante partout les nobles chevaliers ; mais pour vous prouver que nous ne vous en imposons point , je vais vous faire voir ma jolie cousine.

En disant cela , il courut promptement rassurer la duchesse. Il l'instruisit de ce que Zelki avait dit , et il amena Élisabeth auprès d'Ernest.

Vous voyez , M. le chevalier , ma charmante cousine. Voilà , ajouta-t-il , le seul bonheur de ma

vie. Si l'on venait à me la ravir, je mourrais de désespoir.

Heureux mortel, dit en lui-même le jeune de Ketler ! il lui est permis d'écouter le sentiment de la nature ; et moi ! moi ! l'honneur me défend d'écouter mon cœur ; et la gloire est la seule maîtresse qu'Ernest puisse maintenant adorer. Cruelle Catherine ! que vous m'avez fait de mal !

La force de son émotion était si grande , qu'il prononça tout haut les derniers mots de la phrase et qu'il fut entendu par Élisabeth.

En même temps il prit ses tablettes , et écrivit un billet à Ladislav, conçu en ces termes :

« Mon ami , mon père , tu m'as appris que le premier devoir de

» la chevalerie consistait dans l'hu-
 » manité : deux femmes et deux
 » hommes ont été volés par les bri-
 » gands que nous allons combattre ;
 » je les recommande à ta bienveil-
 » lance paternelle ; donne-leur un
 » asile au château de VVilna.

» ERNEST DE KETLER , cheva-
 » lier de l'Ordre Teutonique. »

Il déchira la feuille d'après ses
 tablettes , la plia en deux , la remit
 à Éliisa , et sortit de suite de l'au-
 berge pour se rendre dans la forêt
 dont Zelki et Hubert venaient de lui
 parler. Il dirigea la marche de sa
 petite troupe du côté de la cabane ,
 qui , suivant l'avis de Zelki , parais-
 sait être le point de ralliement des
 brigands.

Éliisa , en rentrant auprès de Ca-

therine, ne voulut point lui apprendre que le chevalier venait de la nommer.

Elle lui dit avec joie : Ah ! madame , par l'adresse de Zelki et du bon Hubert , nous sommes encore sauvées , et , de plus , voici un billet avec lequel nous pouvons nous présenter sans crainte au château d'un des chevaliers teutoniques. Lisez , je vous en prie , lisez.

Catherine ouvrit précipitamment le papier , mais bientôt il lui échappa des mains. Elle s'écria : C'était lui ! ô mon Dieu , tu m'as fait voir mon bourreau , et tu m'as caché celui qui a été la victime de ma fatale ambition !

Que ne m'avez-vous appelée ? Je me serais jetée à ses pieds , j'aurais

obtenu le pardon de mon injustice ;
il aurait entendu ma justification.
— Ah ! madame , nous ne le con-
naissions point : ce n'est que ce bil-
let qui nous instruit de son nom ;
lui répond Élisabeth.—Hélas ! qu'aurais-
je pu lui dire pour justifier mon
coupable abandon ? Une mère qui
a délaissé son fils , peut-elle jamais
toucher son cœur ? — Vous devez
espérer tout de ce brave chevalier ,
la bonté est empreinte sur ses traits ;
sans doute que le souvenir de sa
mère lui est encore cher ! — Mon
souvenir ! dis-tu , bonne Élisabeth ? se
rappelle-t-on les objets qu'on n'a
jamais vus ? Il n'avait encore que
dix mois lorsque j'eus la cruauté
de me séparer de lui. Cher Ernest ;

ta malheureuse mère est bien punie ! — Ma bonne maîtresse, calmez ce désespoir, un jour le sort vous réunira au chevalier. — Oui, tu as raison. Le ciel m'inspire un projet dont l'exécution pourra me devenir difficile ; mais rien ne doit être impossible au courage d'une mère repentante.

Nos voyageurs partirent le lendemain, mais non pour le duché de Courlande : car les nouvelles résolutions de Catherine s'opposaient à ce qu'ils sortissent de la Lithuanie.

L'aubergiste leur indiqua une habitation qui était à vendre , à six milles de la sienne. Elle avait appartenu à un seigneur russe, qui s'était vu contraint à abandonner sa patrie pour éviter la mort : car

- il avait encouru la disgrâce de Basilowitsz.

On sait que cet infâme scélérat comptait ses jours par ses forfaits et par le nombre de ses victimes.

Comme le seigneur russe venait de mourir sans enfans, et qu'avant de terminer sa carrière il avait abandonné son héritage aux pauvres du canton qu'il habitait, les magistrats du pays avaient mis ce bien en vente.

Zelki, muni d'une forte somme, partit le premier. L'acquisition fut bientôt faite ; et les fugitifs allèrent s'établir dans une propriété assez jolie, et qui avait, par sa position isolée, le double mérite de les mettre à l'abri des recherches indiscrètes, et celui de fournir en grande partie à tous leurs besoins.

CHAPITRE IX.

PONIOSKI qui s'attendait à voir arriver dans la nuit l'assassin gagé dont il s'était déjà servi, était furieux. Il allait se rendre à la prison de Catherine pour contraindre Zelki à commettre un double forfait, en donnant la mort à la duchesse et à la fidèle Élixa, lorsqu'un ordre de la cour de Léopold le força d'aller sur-le-champ à Troki, sans lui donner le temps de consommer ses crimes.

Inquiet, tremblant pour l'avenir, il n'eut pas même la possibilité de donner aucun ordre relatif à ce qu'il lui paraissait si important de ter-

miner. Il partit de suite avec l'envoyé du duc.

Pendant la route mille idées confuses agitaient son âme. Le retard de l'agent qui devait le délivrer de ses ennemis lui fit croire qu'il avait été le dénoncer au souverain.

On peut penser quelle dut être la terreur de ce grand coupable ! Il arrive près du duc , devant lequel il était près de perdre contenance.

Quels furent son étonnement et sa joie lorsque Léopold lui tendit la main avec amitié , et lui dit : Mon cher Ponioski , seul ami de ton souverain , pardonne à Léopold s'il a troublé un instant ton repos ; mais il a besoin de tes conseils et de ton amitié.

Il est peu de princes qui soient

plus favorisés que moi des dons de la fortune; il n'en est pas, peut-être, qui soient plus malheureux.

Basilowitsz dont tu connais la coupable ambition veut envahir toute la Lithuanie, sans égard pour l'enfant de sa fille, qui doit en hériter un jour; il ose me déclarer la guerre, si je ne lui cède pas ma principauté, et le duché de Courlande. Cependant, en ma qualité de tuteur de la jeune et trop belle Hélène, il veut bien, me dit-il dans son manifeste, consentir à me laisser la Lithuanie, si je veux lui donner pour épouse cette femme charmante, faite pour posséder tous les trônes du monde.

Ma gloire frémit de cette insulte, mon amour s'en indigne. Tu connais mes projets sur la fille du duc;

tu sais que , pour lui parler de ma tendresse , j'attends qu'elle ait atteint sa seizième année ; l'époque en est prochaine , et la guerre va peut-être détruire à jamais tout l'espoir du bonheur de ma vie : car je ne puis me dissimuler que les forces du grand-duc de Russie sont infiniment supérieures aux miennes. Si nous sommes vaincus , je verrai celle que j'adore passer dans les bras d'un homme cruel et sanguinaire , dont j'ai eu le malheur d'être le gendre : oui , je dis le malheur ; car mille doutes confus s'élèvent maintenant au fond de mon ame. Le caractère de cette femme que j'avais épousée malgré les avis de ma mère , me porte à croire que ce fut elle qui arma l'assassin qui ,

sans ton courage héroïque, m'eût infailliblement donné la mort.

Le monstre, arrêté sur-le-champ, a rejeté ce crime sur l'infortunée Catherine. Je suis convaincu qu'elle était innocente, et la preuve des crimes d'Anne est dans la fuite de son complice : car enfin il a fallu une autorité bien puissante, pour le faire sortir de la tour où tu l'avais fait enfermer.

Je l'ai toujours présumé, comme vous, répondit l'hypocrite qui commençait à se rassurer ; mais je n'osais pas vous communiquer mes soupçons. Il est si cruel de dire à un père : La mère de votre fils fut criminelle ! — Grand Dieu ! Catherine traînée dans une prison ! abandonnée, accusée par ce Léopold,

qu'elle avait tant aimé ! Oui , Ponioski , je suis coupable. Ma fatale précipitation a porté la mort dans l'ame de celle qui m'a donné le jour. Elle était fière , impérieuse , jalouse de ses droits ; mais elle était sensible , et jamais elle n'a pu vouloir la mort de son fils.

Anne seule est coupable , et peut-être qu'après avoir osé charger ma mère d'un crime affreux , elle lui a fait donner ce fatal breuvage qui l'a pour toujours enlevée au monde.

Anne ne pouvait sortir de la tombe pour accuser son complice : aussi Ponioski se trouva du même avis que Léopold ; il eut même l'air de gémir sur la fin terrible de Catherine. Ah ! mon prince , lui dit-il , bannissez un souvenir cruel. Vivez

pour votre cher Philippe : espérons qu'il n'héritera que de vos vertus et nullement des vices de sa mère.

— Le ciel le préserve d'imiter jamais son aïeul ! Ah ! j'aimerais mieux le voir mourir à présent, que de le voir exister, pour être, comme Basilowistz, l'effroi de la vertu et l'opprobre de l'humanité.

C'est avec ce monstre que je vais avoir la guerre. Quel parti prendre ? J'ai besoin de tes conseils, de ton zèle : il faut déjà soustraire Hélène ; qu'il soit impossible à Jean de la faire enlever. — Je partage vos craintes, et je crois que le plus sûr serait de la conduire à la cour de François I^{er}. C'est sous les auspices d'un prince bon et généreux, que votre aimable pupille trouvera sû-

reté et protection. Là elle pourra attendre tranquillement l'issue d'une guerre qui sera longue , mais dont le succès assurera la tranquillité des duchés de Lithuanie et de Courlande.

Envoyer Hélène en France ! me priver du bonheur indicible de la voir , de lui exprimer par mes regards tout ce qui se passe dans mon ame ! Ce pénible sacrifice serait au-dessus de mes forces ; et cependant je ne puis partir avec mes troupes et laisser à ma cour cette jeune personne. Sa tante voulait la reconduire , il y a quelques jours , dans ses états. Je m'applaudis de la fermeté avec laquelle je m'y suis opposé ; car déjà un parti ennemi s'est avancé du côté de Goldingen. Hier

le ministre qui régit la principauté depuis la mort du père d'Hélène ; m'a donné cet avis. Il ajoute que les brigands russes ont été complètement battus ; cependant cette première victoire ne me rassure pas. Si celle que j'adore ne m'est point enlevée à force ouverte, elle le sera par la ruse ; il faut tout prévoir.

Eh bien , lui dit Ponioski , suivez donc mon avis. Confiez-moi Hélène et la duchesse Sophie sa tante ; je les conduirai toutes deux en France. — En France, dis-tu ? Non , jamais. Tu ne connais pas les Français. Ils ont deux passions déterminées , pour lesquelles ils sacrifient tout. L'amour et la gloire sont l'essence de leur vie. Hélène au milieu d'une cour galante , entourée d'adora-

teurs ! ah ! je perdrais bientôt l'espoir de m'en faire aimer ; car , je dois t'en l'avouer , cher Ponioski , j'emploie tout pour lui plaire ; mes soins , mes respects la touchent : mais son cœur n'est ouvert qu'au sentiment de la reconnaissance ; c'est son tuteur qu'elle estime. Elle ne voit point en moi l'amant le plus tendre et le plus malheureux.

La guerre que venait de déclarer Basilowitsz ne surprit point Ponioski. Ministre perfide , assassin caché , c'était lui qui l'avait provoquée. Il avait secrètement instruit le beau-père de Léopold du mariage que celui-ci voulait conclure avec Hélène. Il avait ajouté : *Votre petit-fils va perdre son héritage , qui passera bientôt aux enfans de la fille*

du grand-duc de Courlande ; empêchez cette union et ne laissez pas donner une belle-mère au jeune Philippe ; faites un coup d'autorité. Réunissez les deux duchés au vôtre : vous serez par ce moyen un des plus puissans princes de la terre.

Le prix de cette infâme trahison était pour Ponioski la place de ministre des trois principautés , et la main de la seconde fille de Basilowistz.

Coupable Léopold ! tu t'es séparé de ta mère ! Ah ! combien dans ce moment ses conseils et son courage te seraient utiles ! Tu es au pouvoir d'un scélérat qui a juré l'extinction de la famille des Ketler , pour s'élever sur les degrés de leur trône.

Enfin le jour avait surpris le souverain et son confident, avant qu'ils eussent rien décidé relativement à la jeune duchesse de Courlande, lorsque Léopold, qui réfléchissait profondément à ce qu'il avait à faire, s'écria : Oui, ce moyen est sûr ; avec de la discrétion, ma pupille est sauvée !

Comment ! lui dit Ponioski, vous voulez bien que je la conduise en France ? — Non, non, mais je me rappelle que dans le château de la forêt il y a des appartemens souterrains, qui sont très-vastes et très-commodes. Il faut partir sur-le-champ, les faire disposer, y porter tout ce qui peut rendre cet endroit le moins désagréable pour une jeune personne. Là elle sera à l'abri

de toute attaque, et nous répandrons le bruit qu'elle est en France.

Ah ! seigneur, gardez-vous bien de conduire votre aimable pupille dans ces vastes souterrains ; et d'ailleurs jamais elle ne voudra consentir.... — Je lui en démontrerai la nécessité, et sa tante la déterminera. Avant de rien entreprendre, nous allons partir de suite ; je veux par mes soins rendre cette habitation, non pas digne d'elle, mais au moins pourvoir à ce qu'elle n'y manque de rien.

Peut-être allez-vous encourir sa haine par cette mesure ; elle se croira votre prisonnière. — Je n'ai pas cette crainte : Hélène sait combien je l'aime. Partons sur-le-champ pour le château de la forêt.

En prononçant ces mots , il appela ses écuyers et demanda des chevaux.

Ponioski pâlit : un tremblement affreux s'empara de son ame ; il put à peine articuler ces mots : Seigneur , je vais moi-même remplir vos ordres. Je ne souffrirai point que vous vous exposiez à la fatigue de ce voyage. — Y pensez-vous , mon ami ? Six milles ne sont rien. A midi nous serons revenus ici. Je veux m'assurer par moi-même si ce lieu présente assez de sûreté pour garder mon trésor le plus précieux ; mais , dites-moi , Ponioski , avez-vous quelquefois parcouru ces vastes appartemens ? — Oui : non , mon prince. — Vous paraîsez bien troublé ? — Ce projet.... les dangers de

la guerre, tout porte la terreur dans mon âme.

On vint avertir le duc que les chevaux étaient prêts. Ponioski n'eut que le temps de dire à Nok , son écuyer favori : Cours en avant , dis à Zelki de te livrer les deux prisonnières, si Pierre ne s'en est pas encore comparé. Tu les conduiras dans l'endroit le plus sombre de la forêt.... Fais diligence ; la moitié de ma fortune t'appartiendra , si ces deux femmes sont soustraites aux regards de Léopold. Zelki et Hubert me sont dévoués, ils te secondont ; vole , ne perds pas une minute ; il y va de ma vie et de la tienne.

L'écuyer partit au grand galop de son cheval. Bientôt Léopold piqua vigoureusement le sien. Du train

qu'il va il ne peut manquer d'arriver au même moment que l'agent de Ponioski. Celui-ci est contraint de suivre son souverain. Ah ! si le trop confiant Léopold n'eût pas été accompagné par des gardes , les ombres de la forêt eussent voilé un nouvel attentat.

Quel moyen va prendre ce monstre de perfidie pour arrêter la course rapide du prince ? Il n'en vit pas d'autre que celui d'exciter sa pitié. Il se laissa tomber de cheval ; ensuite , jetant de grands cris , il feignit d'être en faiblesse.

La ruse lui réussit. Léopold descendit précipitamment , lui prodigua tous les soins possibles ; et pendant plus d'une heure Ponioski ne donna aucun signe de connaissance.

Enfin , par degrés , il rouvrit les yeux et voulut qu'on l'aidât à remonter à cheval. Tout cela donna à son écuyer le temps d'arriver à la porte de la prison de Catherine ; et comme il ne trouva ni le concierge ni la clef , il n'eut d'autre moyen que celui de faire enfoncer la porte. Il s'appuya de l'ordre donné , disait-il , par Ponioski.

Les gens du château , c'est-à-dire quelques gardes , les jardiniers et une femme de service , savaient bien qu'il y avait des prisonniers dans les souterrains ; mais ils croyaient qu'ils y étaient détenus par les ordres du grand-duc de Lithuanie. De plus ils étaient convaincus , par les discours de l'ancien concierge , que ces prisonniers devaient y pas-

ser toute leur vie. En conséquence ils ne s'en occupaient en aucune manière.

Cependant ils éprouvèrent de la satisfaction, lorsque, avant de faire enfoncer la porte, l'écuyer leur dit d'un air mystérieux : Mon maître veut sauver des infortunés qu'on doit demain traîner à la mort. Ne soyez point insensibles ; aidez-moi à ouvrir les portes du souterrain que Zelki a abandonné , puis laissez-moi seul. C'est une grace que je vous demande.

Je ferai sortir ces pauvres gens par la porte du parc. Vous saurez par votre silence, je l'espère, ne point exposer le seigneur Ponioski à éprouver la vengeance du trop sévère Léopold. Vous m'entendez ,

mes bons amis ? laissez-vous attendrir par le cri touchant de l'humanité. Il est beau de sauver son semblable.

Ecoutez-moi : le grand-duc , suivi de sa garde , est en route en ce moment ; vous lui certifierez , s'il vous interroge , que vous n'avez jamais vu les prisonniers , et pour vous éviter le trouble que cause toujours un mensonge à des gens qui ont de l'honneur , dès que vous m'aurez aidé à enfoncer la porte , vous vous éloignerez sur-le-champ , et me laisserez la liberté de les faire sortir incognito.

Croyez - moi , vous ne trompez point votre souverain , vous empêchez seulement qu'il ne puisse être cruel. En servant l'humanité vous

honorez le ciel, qui vous tiendra compte un jour de cette bonne action.

Scélérat ! c'est en parlant le langage de la vertu, de la religion, qu'il se prépare à commettre un crime !

Cependant l'absence de Zelki l'inquiétait. Tandis qu'à coups de barre de fer on enfonçait la porte du souterrain, une secrète terreur le faisait trembler.

La porte cède aux efforts multipliés des gens du château, qui croyaient faire une bonne œuvre et arracher à l'échafaud des êtres pour lesquels Ponioski ressentait, à ce que disait Nok, la pitié la plus tendre.

A peine cette première opération

est-elle finie que ceux qui avaient aidé à enfoncer la porte s'éloignent, comme on le leur avait dit, et le désir d'être utiles l'emporte sur la curiosité, si naturelle dans une telle circonstance.

Nok parcourt avec rapidité tous les appartemens; il n'y trouve personne. Une échelle appuyée contre la muraille, des barreaux de croisée enlevés et jetés à terre, tout lui annonce la fuite de la duchesse et de sa compagne.

Bientôt des vêtemens de femmes, que trois années de prison avaient flétris et usés, le confirment dans la persuasion que les premiers indices lui avaient donnée. Enfin il s'empare des habits, en fait un paquet et sort précipitamment du souter-

rain. La Wilna coule au bas des murs du parc ; il va jeter ce qu'il tient dans l'eau : mais comme il craint qu'ils ne s'accrochent à quelques broussailles, il prend une grosse pierre, qu'il enveloppe de toutes les hardes, et il croit ainsi engloutir pour toujours dans le fleuve les preuves des crimes de son maître.

Il revient dans le souterrain, examine attentivement s'il ne trouvera point encore quelque objet appartenant aux prisonnières ; et parfaitement rassuré pour l'instant sur la visite du souverain, il attend dans l'avenue l'arrivée de son maître, qui se trouvait dans une position difficile à dépeindre.

Si Pierre n'avait pas été au château, si l'écuyer Nok ne réussissait

point à pouvoir faire sortir les prisonnières , tout allait se découvrir. S'il réussissait , aurait-il le courage de les mettre dans l'impossibilité de lui nuire ?

Ponioski s'étant jeté en bas de son cheval , avait eu l'air d'être , pendant près d'une heure , dans un évanouissement qui parut réel , et son projet était de déterminer Léopold à retourner sur ses pas ; mais comme il entendit que celui-ci ordonna qu'on le reportât à Troki , dont on n'était éloigné que d'un mille , il préféra le suivre.

Lorsque le prince arriva près de la grille , ce fut l'écuyer Nok qui vint ouvrir. Comme il vit que son maître paraissait accablé de fatigue , il l'aida à descendre de cheval et lui

dit très-bas : *Elles sont parties*. Il ne put lui donner aucun éclaircissement ; car Léopold s'approchant d'eux avec un touchant intérêt pour son ministre, dont la pâleur était effrayante , lui dit : Mon ami , je vous cause bien du mal ; mais que n'êtes-vous pas capable de sacrifier pour moi !

Il se fit apporter à déjeuner. Ponioski voulut parler en particulier à Nok ; mais cela lui devint impossible. Le prince ayant demandé du papier, écrivit à la tante d'Hélène pour la prévenir du motif de son absence. Il lui annonçait qu'il ne rentrerait au château de Troki que le lendemain ; puis s'adressant à Nok qui épiait le moment où il pour-

rait parler à Ponioski , il lui donna l'ordre de partir sur-le-champ.

Le caractère impérieux de Léopold ne pouvait souffrir la moindre résistance. Celui qui paraissait ne pas obéir avec activité était puni sévèrement : c'eût été bien pire si l'écuyere eût osé résister ! D'une main tremblante il reçut la lettre , regarda son maître, et ne put lui répéter que ces mots : *elles sont parties.*

Au même instant Léopold voulut aller visiter les appartemens souterrains , et Ponioski se vit contraint à le suivre ; mais le prince se fit précéder par des hommes de sa garde.

Arrivé à la première pièce dont les portes avaient été brisées (c'é-

tait là que logeait le concierge Zelki), on trouva différentes choses qui attestaient que l'endroit était naguère habité.

Léopold en fit la remarque. Son étonnement augmenta quand on trouva le vase qu'Hubert avait enlevé de l'intérieur du mur ; enfin le prince entra dans la chambre où la malheureuse Catherine avait gémì pendant trois années. La vue de l'échelle appuyée contre le mur , les barreaux enlevés le convinquirent que des prisonniers avaient été enfermés dans les appartemens souterrains ; mais en quel temps ? qui les y avait condamnés ? Voilà ce qu'il lui fut impossible de savoir.

Les discours de Nok aux gens du château les avaient tellement en-

doctrinés, qu'ils tinrent tous à honneur de ne pas dire un seul mot sur les prisonniers. Plus Léopold leur faisait de questions, plus il leur donnait l'envie d'être discrets. Le méchant duc ! pensaient-ils en eux-mêmes ; il voulait les envoyer à l'échafaud, et le vertueux Ponioski les en a sauvés. Que le ciel le bénisse.

Le duc de Lithuanie, après avoir examiné les différens appartemens, se décida à y faire mettre sur-le-champ des ouvriers, afin de rendre cet endroit commode pour celles qui devaient l'habiter. En repassant dans la chambre où sa mère avait logé, une porte d'armoire à demi ouverte frappa sa vue. Il en visita l'intérieur, et trouva un panier dans lequel était une bouteille rem-

plie de vin et la moitié d'un pain qui n'était point encore durci.

Quelqu'un était enfermé ici , dit avec fureur Léopold. Je prétends savoir ce que sont devenus les prisonniers. .

Ah ! mon prince , calmez cette colère , lui dit tout bas Ponioski.

Je vais vous en instruire ; mais je vous conjure de faire sortir ces gardes.

A un signe de Léopold , tout le monde s'éloigna,

Je paraîtrais criminel si le motif qui m'a fait agir n'était pas capable de trouver grâce auprès de vous. L'honneur de mon nom m'a contraint à la sévérité.

Une de mes nièces , par une conduite indigne d'une honnête femme,

s'était attiré le mépris de tous les gens de bien ; elle avait fui avec un vil séducteur. J'ai fait voler à sa poursuite. On l'a arrêtée, il y a près d'un an, et enfermée dans cet endroit. Je m'étais ainsi mis dans le cas de ne plus avoir à rougir. Sans doute que son indigne amant aura séduit le concierge, et qu'au moyen de cette échelle, elle aura échappé à l'esclavage pour aller de nouveau m'exposer à la honte de voir le nom des Ponioski avili par son infâme conduite.

Maintenant, mon prince, que je me suis vu forcé à rougir devant vous, j'ose vous demander un pouvoir signé de vous, et revêtu de vos armes, afin que je la fasse arrêter de nouveau et enfermer dans une

retraite dont elle ne puisse jamais sortir. Lorsque vous avez voulu venir ici , où je croyais la trouver encore , j'avoue que je redoutais de vous instruire de ce que j'avais été obligé de faire. Cependant , j'étais bien décidé à réclamer devant elle un ordre de votre part pour la transférer ailleurs.

Il mit de l'hypocrisie dans son discours , de la sensibilité , de l'expression même , et finit par convaincre le souverain que l'honneur seul l'avait fait agir. Par ce moyen il pouvait encore avoir l'espoir de poursuivre les malheureuses fugitives. Le prince ne resta que peu de temps au château de la forêt.

Nok avait été envoyé par Léopold à Troki ; il revint en apportant un

lettre de la tante d'Hélène. Elle
était ainsi conçue :

« Votre projet de nous enfermer
» dans les souterrains du château
» de la forêt ne peut recevoir mon
» approbation. Votre droit de tuteur
» ne m'ôte point celui de mère, que
» ma sœur m'a légué en mourant.
» J'augure assez bien des habitans
» du duché de Courlande , pour re-
» conduire au milieu d'eux la jeune
» duchesse. Soyez convaincu qu'ils
» sauront la défendre. Ainsi je pars
» en emmenant ma nièce, et d'accord
» avec le chancelier ministre qui, de-
» puis la mort de mon frère , a gou-
» verné l'état avec sagesse, je vais ar-
» mer tous les vassaux de ce pays qui,
» réunis à nos braves soldats , fe-
» ront repentir de leur audace les

» Russes , ainsi qu'un souverain
 » sans foi , pour lequel rien n'est
 » sacré. Déjà devant Goldingen , nos
 » soldats ont prouvé ce qu'ils étaient
 » en état de faire.

» Ne vous offensez point de mon
 » départ. Je ne fais que céder aux
 » vœux des nobles seigneurs de
 » Courlande qui redemandent l'hé-
 » ritière de leur souverain , et qui
 » jurent de la défendre au péril de
 » leurs jours. Ce serait insulter au
 » peuple qu'Hélène est appelée à
 » gouverner , que d'oser douter de
 » son zèle et de son courage pour
 » défendre et protéger l'existence de
 » la fille du prince qu'il aimait. Ne
 » trouvez dans cette démarche rien
 » d'offensant pour vos droits de
 » tuteur. Ils seront toujours res-

» pectés ; et vous verrez que les
 » braves habitans de la Courlande
 » feront assaut de valeur avec ceux
 » de la Lithuanie. Ils ne connaîtront
 » d'autres ennemis que les barbares
 » soldats de l'infâme Jean Basilo-
 » witsz , dont ils ont tous juré de
 » déjouer la perfidie. Union et cou-
 » rage , et les deux duchés de Li-
 » thuanie et de Courlande sauront
 » triompher de la rage et de la férocité
 » de ce brigand du Nord. Hélène me
 » charge de vous offrir ses respects
 » et ses remerciemens , auxquels je
 » joins les miens.

» La duchesse SOPHIE

» DE COURLANDE.

» P. S. Le vaillant Philippe Ja-
 » gellon , notre chancelier , doit
 » bientôt marcher à la tête des

» troupes , et nous attendons un se-
 » cours puissant qu'il a sollicité et
 » obtenu. C'est un renfort de quinze
 » cents chevaliers de l'Ordre Teuto-
 » nique. Ce sont, vous le savez, des
 » braves. *Dieu et la Gloire*, voilà
 » leur devise. Vous trouverez à
 » Troki un envoyé de notre mi-
 » nistre ; il arrive et doit vous re-
 » mettre une missive importante.
 » C'est, si j'en crois mes soupçons ,
 » un projet d'alliance entre les deux
 » duchés pour les plans d'attaque
 » et de défense. Si cela est ainsi ,
 » que le même courrier rapporte
 » votre réponse. »

Je la porterai moi - même , dit
 Léopold. Eh quoi ! la cruelle So-
 phie m'enlève la jouissance de voir
 sans cesse , de garder , de protéger

Hélène ! elle n'ignore cependant point que le grand-duc de Russie prétend devenir l'époux de cette femme adorée , sans laquelle je sens qu'il ne m'est plus permis de vivre.

• Sa douleur fut si vive, qu'il oublia bientôt tout ce que Ponioski venait de lui dire. Il repartit pour Troki , prit connaissance du message que lui envoyait le ministre , et monta sur-le-champ en voiture, en ordonnant impérativement à Ponioski de le suivre jusqu'à Goldingen.

Celui-ci fut contraint d'obéir ; mais, avant le départ, il eut le temps de se concerter avec l'indigne Nok , auquel il enjoignit de poursuivre les fugitives , et de leur faire donner sur-le-champ la mort, s'il avait le bonheur de les rencontrer.

Ce fut le départ précipité de Léopold et de Ponioski qui causa la rencontre qui eut lieu sur la route , tandis que la malheureuse Catherine et ses compagnons , ou plutôt ses véritables amis , sortaient de la forêt de Wilna.

CHAPITRE X.

ERNEST, nouvellement chevalier ,
volait au secours des habitans des
bourgades qui environnaient la fo-
rêt de Wilna, par où sa mère venait
de passer. C'est servir la patrie et
l'humanité que de chercher à bannir
le crime de la société.

- D'après les renseignemens que
Zelki et Hubert avaient donnés au
noble fils de Catherine , celui-ci
hâta sa marche, et le succès cou-
ronna bientôt son espérance : on
découvrit la retraite des brigands.
Ils furent presque tous arrêtés , à la
réserve du chef, qui se nommait
Pierre, comme on le sait déjà. Pen-

dant long-temps on n'entendit plus parler de lui.

On trouva dans leur repaire des richesses considérables, qui furent employées à secourir les malheureux qui depuis long-temps étaient leurs victimes ; et le jeune chevalier reçut les bénédictions des bons et honnêtes villageois , dont il venait d'assurer la tranquillité.

Les prisonniers furent conduits dans les cachots de Wilna ; mais comme on les livra de suite à la juste sévérité des magistrats, nous ne nous en occuperons plus.

Ernest , de retour au château , s'informa si des voyageurs étaient venus demander l'hospitalité. Il éprouva une peine secrète quand on lui apprit qu'il n'était venu per-

sonne de sa part. On eût dit qu'un pressentiment l'avertissait qu'un de ceux qu'il avait voulu obliger pouvait lui être cher. Il avait remarqué dans Elisa que Zelki avait fait passer pour sa fille, un air de distinction qui lui faisait penser qu'elle n'appartenait point à une classe commune ; il regrettait de n'avoir pas vu la mère de cette jeune personne ; enfin il se persuada que les voyageurs qu'il avait rencontrés à l'auberge de Héna, étaient peut-être une famille russe qui fuyait la persécution de Basilowitsz. Il était si vivement occupé de cette pensée , qu'il avait formé le dessein de retourner chez l'aubergiste, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignemens, lorsqu'un ordre du grand-maître lui en-

joignit de se rendre à un corps d'armée que l'on formait devant Mittaw, ville forte du duché de Courlande, à vingt-cinq lieues de Goldingen.

L'ordre du grand - maître était ainsi conçu :

« Le vaillant auguste Jagellon ,
 » chancelier et ministre du grand-
 » duché de Courlande , a demandé
 » à l'Ordre des Chevaliers teutons
 » un secours de quinze cents hommes
 » pour protéger la place de Mittaw ,
 » menacée par les brigands du Nord ,
 » que Basilowitsz commande en per-
 » sonne. Rien n'est sacré pour ce
 » tyran ; il porte l'incendie et la
 » mort dans tous les pays où il peut
 » pénétrer. Sans respect pour la foi
 » d'un traité conclu avec le grand-
 » duc de Courlande , il prétend , au-

» jourd'hui que le souverain n'est
 » plus, envahir l'héritage de la jeune
 » duchesse Hélène. Chevaliers , la
 » cause que vous êtes appelés à dé-
 » fendre doit enflammer votre cou-
 » rage. La justice , l'innocence , et
 » la beauté attendent de vous des
 » preuves de valenr. En envoyant
 » de braves Teutons au combat ,
 » c'est leur donner les moyens de
 » courir à la victoire.

» Je vous attends dans douze jours
 » au plus tard , au bas des murs de
 » Mittaw. Vous vous arrêterez au
 » château de Zelka , où siège en ce
 » moment la cour de Courlande, pour
 » y recevoir les ordres du ministre
 » chancelier.

» ETIENNE STRAZA , grand-maître
 » de l'ordre des Teutons. »

A cette circulaire envoyée à tous les chevaliers, était jointe une note particulière pour Ernest.

« Ernest de Ketler se rendra à sa
 » destination à la tête des cent
 » hommes dont il est le chef, et sur
 » lesquels il conservera le commandement ; je lui permets même
 » d'augmenter sa compagnie. Je désirerais que le brave Ladislas pût
 » le suivre dans la glorieuse carrière
 » qu'il va parcourir. Il lui montrerait, par son courageux exemple,
 » qu'il n'est point d'obstacle dont la
 » valeur ne triomphe. . .

« Le jeune Ernest sera , je n'en
 » doute point, l'honneur des chevaliers. Il prouvera que le noble
 » sang d'Adolphe de Ketler coule
 » dans ses veines. *Tout à Dieu , à*

« *la Patrie , à la Gloire.* Nous re-
 » nouverrons ensemble cet au-
 » guste serment sous les murs de
 » Mittaw. » Ce noble appel électrise
 l'intrépide jeune homme, il ne veut
 point attendre le délai marqué.

O mon père , dit-il à Ladislas , il
 est donc arrivé ce moment heureux
 où je vais être utile à ma patrie , où
 je vais montrer à la Lithuanie que
 tu m'as formé pour l'honneur ! C'est
 en vain qu'une mère cruelle m'a
 voulu condamner à l'oubli ; je veux
 que le nom d'Ernest soit illustré par
 moi ; qu'il porte la terreur au mi-
 lieu des rangs ennemis , comme
 celui du vaillant Achille la portait
 au camp des Troyens ; et que Léo-
 pold , étonné de ma courageuse au-
 dace , apprenne , par le nombre de

mes exploits , à connaître un frère qu'il a trop méprisé. Oui , si j'en crois le noble enthousiasme qui m'enflamme , je sauverai peut-être un jour la Lithuanie et le duché de Courlande ; et quoique ma famille m'ait condamné à ne point avoir de postérité , je veux laisser un nom que ne puisse jamais ensevelir la nuit éternelle des tombeaux.

Ladislas versait des larmes de joie en voyant son élève si digne d'être aimé ; mais il sentit que ce bouillant courage avait besoin d'un guide : il résolut de suivre son fils adoptif.

Qui peut exprimer la satisfaction du jeune chevalier lorsque Ladislas lui eut dit qu'il partirait avec lui ! Il se jeta dans ses bras , le serra sur

son cœur , en lui disant : De tous les lauriers que je pourrai cueillir, je t'en composerai une couronne : ils t'appartiendront.

Mon père, si j'ai quelques vertus, elles sont ton ouvrage, et mon bonheur sera de te faire jouir des succès de ton fils.

En deux jours tous les apprêts du voyage furent terminés. Au lieu de cent hommes qu'Ernest devait emmener, il s'en trouva cent soixante.

Le jour du départ, dès quatre heures du matin , tout le monde était sous les armes. La musique militaire était répétée par les échos de la montagne qui avoisine le château.

Les hennissemens multipliés des fougueux coursiers qui semblaient s'indigner de leur inaction, se mê-

laient par intervalle au son des clairons guerriers.

Les rayons du soleil levant vinrent se réfléchir sur les boucliers de fer, d'un poli qui ressemblait à la glace. On ne voyait ni or ni argent sur les armes. Celles des chefs étaient semblables à celles des soldats (1). C'était ainsi que l'éga-

(1) Henri Valpol, qui fut le premier grand-maître de l'Ordre Teutonique, avait mis dans les réglemens militaires des chevaliers : *les armes seront en fer ou en acier ; nulle dorure ne pourra en rehausser l'éclat. Les Teutons ne doivent briller que par le courage.* Henri IV avait sans doute la même opinion. Lors de la guerre de la ligue, les soldats du duc de Mayenne étaient couverts d'or et d'argent ; ils furent vaincus par les hommes de fer du roi de Navarre.

lité militaire avait été établie parmi les Teutons. Les chefs se distinguaient par le courage et la valeur. Les simples chevaliers ou clercs laïcs aspirant à le devenir, étaient remarqués par leur subordination : la couleur du plumet et la double croix étaient les seules décorations des officiers.

Ladislas monté sur un très-beau cheval passa en revue ces jeunes militaires, qui tous, à l'imitation d'Ernest, juraient de ne déposer les armes qu'après avoir repoussé vigoureusement les soldats de Basilowitz, et assuré l'indépendance de la Lithuanie, celle de la Courlande et de la duchesse Héléna.

Tous les jeunes militaires désiraient voir celle pour laquelle ils

prenaient les armes , et dont la renommée publiait et la beauté et les malheurs. Le plus grand pour elle était d'avoir inspiré de l'amour au cruel Basilowitsz et à l'impérieux Léopold.

On était affligé de ne pouvoir prêter serment de fidélité à la femme, à la belle souveraine que l'on allait défendre. Un de ses regards eût encore enflammé le courage ; mais on la croyait, ainsi que la duchesse Sophie sa tante, dans le château de Troki.

On va partir. Zéida vient embrasser son frère et lui souhaiter tout le bonheur des guerriers , c'est-à-dire des victoires continuelles. Il demande Maria ; il ne veut point

s'éloigner sans recevoir la bénédiction de celle qui lui a tenu lieu de mère ; mais on est obligé de lui dire qu'une légère indisposition la retient à la ferme.

L'amour de la gloire ne peut exclure la sensibilité.

Ernest quitte pour un instant ses compagnons d'armes ; il court, il vole, et bientôt il est dans les bras de sa nourrice.

La présence d'un fils vertueux est pour une bonne mère un baume consolateur. Maria donna sa bénédiction à Ernest ; qui la quitta non sans répandre quelques pleurs.

La marche des chevaliers fut rapide. En quatre jours ils arrivèrent à Zelka.

Que devint Ernest quand il apprit que le grand-duc de Lithuanie venait d'en partir?

Eh quoi ! dit-il à Ladislas , ne pourrai-je donc jamais serrer dans mes bras un frère que j'aime sans le connaître?

Du courage , lui répond son sage Mentor , c'est en combattant les Russes que vous ferez connaissance avec lui. Quand on défend la même cause , on est bientôt ami.

Hélas ! l'honneur , ce lien sacré , qui unit les braves entre eux , ne deviendra-t-il point un jour funeste aux deux frères ?

Ernest , âgé de dix-huit ans , était le plus bel homme que l'on pût voir. A l'avantage d'une taille haute , était réuni celui d'une figure char-

manté. Son œil vif, et brillant du feu de la jeunesse, décelait l'esprit et la finesse.

A la tête de sa petite troupe, c'était Mars animant ses guerriers; et lorsqu'il écoutait les sages avis de Ladislas, sa physionomie ressemblait à celle de Télémaque prêtant à Mentor une oreille attentive.

La manière avec laquelle il s'exprimait était précise et élégante. Il en donna des preuves lorsque le ministre Jagellon le présenta à la duchesse Sophie; mais toute son éloquence l'abandonna quand il vit paraître, au milieu d'un essaim de jeunes beautés, une vierge demi-voilée, qui laissait voir encore trop d'attraits pour le repos des chevaliers qui allaient combattre pour elle.

L'œil baissé, elle arrive jusqu'après de la duchesse sa tante. Elle tient à la main une écharpe qu'elle présente au jeune chef de la petite troupe formée dans les murs du château de Wvlna.

Seigneur , dit d'une voix incertaine la modeste Héléna , en levant ses beaux yeux sur l'aimable fils de Catherine , toute votre famille se réunit pour protéger une orpheline contre la fureur du barbare Basilowitsz. Déjà le grand-duc de Lithuanie vient de promettre qu'il prendrait ma défense , je regarde comme une assurance de victoire cette auguste serment ; et si quelque chose pouvait augmenter ma sécurité , ce serait de voir le chevalier Ernest seconder le courage

de son frère. Il me serait bien doux de tenir le bonheur des peuples de Courlande et le mien, de la famille des Ketler.

En disant ces mots , elle offrit à Ernest l'écharpe qu'elle tenait : celui-ci ne put articuler un seul mot. Le saisissement que cause l'admiration semblait avoir parâlysé sa langue. Son œil fixé sur celle qui vient de lui adresser la parole, paraît seul exprimer tout ce qui se passe dans son ame.

Il saisit avec transport la main qui vient de passer à son cou cette parure des guerriers ; il la presse involontairement , et son bonheur augmenté quand il considère que le plus doux regard est le prix de sa témérité.

Ladislás s'aperçoit des dangers auxquels son élève serait exposé, s'il restait plus long-temps à la cour d'Hélène.

Jagellon lui a remis les instructions nécessaires pour arriver jusqu'au général qui commande au camp devant Mittaw ; il donne l'ordre du départ.

Ernest enflammé par la gloire, électrisé par l'amour, oublie, non les sermens de l'honneur, mais ceux du célibat. Déjà sa jeune imagination se crée un avenir heureux. Frère de Léopold, il peut prétendre à la main d'Hélène. Le cœur rempli des plus douces idées, il va voler pour la défendre ; c'est, suivant lui, la mériter.

Il fait plus de deux lieues en

s'occupant des illusions séduisantes qui l'enchantent ; mais la tardive réflexion vient détruire tout l'édifice de sa félicité. Il se rapelle les volontés de sa mère, celles du grand-duc de Lithuanie, ainsi que les vœux qu'on lui a fait former.

Insensé que je suis, se dit-il, quel songe est venu m'abuser ? Ai-je pu oublier que ma mère m'a condamné au malheur ? Hélène, pourquoi m'a-t-on exposé au danger de vous voir ? Hélas ! ce n'est que depuis ce moment terrible et doux, que je sens le poids de mes chaînes.

Plus heureux que moi, le trop fier Léopold, comblé, dit-on, des faveurs de la fortune autant que de celles de la nature, obtiendra un

bien dont mon imagination me rendait déjà le possesseur ; et toujours malheureux par un frère, je verrai mes jours finir dans le désespoir, après avoir commencé dans les larmes.

Abîmé dans ses affreuses pensées, il suit lentement et en silence la troupe guerrière. L'ame du malheureux Teuton est restée toute entière au château de la belle Hélène. Son coursier, qui ne sentait plus ni l'aiguillon ni le mors, marchait la tête baissée et semblait partager la profonde tristesse de son maître.

Ladislass'approchant de son jeune ami le rappela à lui-même : ce n'était point en condamnant sa tristesse, mais en lui parlant de la gloire qu'il pouvait obtenir.

Tu vois, lui dit-il, mon Ernest, que la plus belle carrière s'ouvre devant toi. Tu as à peine atteint l'âge d'homme, que déjà tu comptes parmi nos braves chevaliers. Tout l'ordre attend de toi des preuves de valeur ; c'est pour être le glorieux témoin de tes exploits, que j'ai oublié trente années de ma vie passée sous les armes. Je vais commencer avec mon fils une nouvelle existence dont tes belles actions viendront embellir la fin.

Si, pendant une attaque, l'âge venait à tromper mon courage, et que la faux de la mort t'enlevât ton ami le plus sincère, donne, si tu le veux, une larme à son dernier soupir ; mais venge son trépas par celui de vingt des ennemis de la patrie ;

c'est ainsi que tu honoreras la mémoire de celui qui voudrait périr aujourd'hui même pour assurer ton bonheur.

Ernest sentit tout ce qu'il devait à cet excellent homme. Il tâcha de bannir de son cœur le sentiment impérieux de l'amour, pour n'être occupé que de ceux de l'honneur et de l'amitié.

Enfin les jeunes guerriers s'approchent, et l'on aperçoit les tentes du camp devant Mittaw.

Les cris de joie se font entendre de part et d'autre. Le grand-maître de l'Ordre, qui commandait la troupe campée, envoya au-devant d'eux un détachement de chevaliers qui tous désiraient voir cet Ernest dont on disait déjà tant de bien ; car

Etienne Straza avait fait un éloge pompeux du fils de Catherine.

Il fut reçu avec enthousiasme au milieu de ses frères , et bientôt la majorité des Teutons reconnut que le portrait qu'on avait fait du jeune homme n'avait point été flatté.

CHAPITRE XI.

EN quittant le château de Wilna , le chevalier Ladislas avait laissé le soin de l'administration de ce bien à Weliny , qui était devenu l'écuyer d'Ernest , après qu'il eût été renvoyé du château de Troki par la duchesse Catherine , pour avoir osé parler avantageusement du plus jeune de ses fils.

Weliny était un homme intelligent , sensible. Ce fut à lui et à douze jeunes clercs aspirans à la chevalerie , que le sage gouverneur confia le château et l'hôpital des voyageurs , situés sur la petite montagne qui en était voisine.

Il y avait déjà près d'un mois que la guerre était allumée , lorsqu'un événement douloureux affligea les habitans de la ferme de Zéida.

Maria , qu'Ernest avait quittée tandis qu'elle était malade , fut enlevée à l'amour de ses enfans ainsi qu'à la reconnaissance de tous les malheureux , dont sa bienfaisance l'avait rendue la mère.

Cette circonstance fut un coup de foudre pour Zéida ; mais la tendresse qu'elle portait à son époux et à sa jeune famille lui fit supporter sa douleur avec résignation.

Ce fut elle qui se chargea d'annoncer cette fâcheuse nouvelle à son frère par l'entremise de Ladislas.

C'en est donc fait ! dit Ernest en

versant un torrent de pleurs; je ne recevrai plus un seul baiser de cette excellente mère. Fils de Catherine, j'ai été accablé du poids de son indifférence, et je n'aurai plus pour me consoler la tendresse de Maria, de cette femme sensible qui m'a prodigué tant de soins.

Tandis qu'il se croyait privé pour jamais de la jouissance de s'entendre appeler mon fils, Catherine formait le projet de se réunir à celui que l'ambition lui avait fait sacrifier.

Après avoir acheté , à six lieues de Hëna, la jolie propriété qui avait appartenu à un seigneur russe, elle s'y était établie.

Sans faire part de ses résolutions à ses courageux amis, elle voulut

assurer le bonheur de la fidèle Elisa , avant de la quitter.

Celle-ci aimait Hubert ; elle était orpheline : Catherine pouvait en disposer. Elle leur abandonna tout ce qu'elle possédait de diamans, de pierreries , et unit ce couple fortuné , après avoir obtenu le consentement du père du jeune homme , auprès duquel elle passa pour la veuve d'un officier des troupes du duc de Dantzick , que le malheur et des ennemis puissans avaient forcée à s'expatrier.

Quand tout ce qu'elle désirait fut accompli , elle annonça son départ. Ce fut un coup de foudre pour les nouveaux époux.

Rassurez-vous , leur dit Catherine , et laissez à une mère repen-

tante le soin de réparer ses injustices et celui de confondre ses ennemis, si elle peut les atteindre. Soyez heureux ; je vais travailler au bonheur de mon fils, dont la renommée publie déjà hautement les belles actions.

En effet, le jeune Ernest avait fait des prodiges de valeur lors de l'attaque des Russes contre la ville de Mittaw.

En arrivant au camp, il commandait cent soixante hommes formés par Ladislas, ainsi que lui, dans l'art militaire. Mais dès les premières batailles il donna tant de preuves de courage et fit tant de Russes prisonniers, qu'il fut nommé sur-le-champ chef d'une cohorte de six cents guerriers qui devaient al-

ler débusquer le camp que Basilowitsz avait de l'autre côté de la Dwina (1).

L'entreprise était périlleuse , car on ignorait quelle pouvait être au juste la force de l'ennemi.

L'audace d'Ernest étonna tout le camp , et même , pour cette fois , on n'ambitionna point le grade auquel le grand-maître venait de l'élever. Les dangers qu'il allait courir firent taire l'envie , qui commençait à s'attacher à ses pas.

Catherine , en entendant parler avec enthousiasme du jeune chevalier , tremblait pour ses jours. Tout

(1) Cette rivière est à plus de six lieues de Mittaw , et reçoit celle de Bolderau , sur laquelle la ville est bâtie.

le monde citait le nom d'Ernest, et personne ne prononçait celui de Léopold.

Cependant ce dernier était brave; mais les conseils du perfide Ponioski le retenaient en Lithuanie. C'était par ce moyen qu'il s'était fait nommer général des troupes du grand-duché; que le traître, qui connaissait toutes les forces de l'ennemi de Léopold, n'opposait de résistance que pour la forme, et s'apprêtait à livrer à Basilowitsz les principales villes de la Lithuanie.

Catherine, après avoir fait l'emplette d'un superbe cheval, d'armes simples, et d'habits comme en portaient les écuyers dans ce temps, fit ses adieux à Elisa, à Hubert et au bon Zelki, auxquels elle défen-

dit expressément de parler d'elle à personne. Si je réussis , mes bons amis , leur dit-elle en les quittant , je reviendrai dans peu vous faire part de mon bonheur. Si le succès ne couronne point mon entreprise , jamais vous n'entendrez parler de moi.

Elle attendit pour partir que le soleil fût près de quitter l'horizon.

Revêtue de ses vêtemens d'écuyer , munie d'un peu d'or et bien armée , elle s'élança sur son cheval et s'éloigna , en emportant les vifs regrets de la bonne Elisa , à laquelle elle apprit seulement qu'elle se rendait au château où le jeune Ernest avait été élevé.

Son dessein était de se faire reconnaître de Maria , et d'obtenir ,

par son moyen , des notions certaines sur l'endroit où était son fils.

Le lendemain , à la pointe du jour , elle arriva devant les murs du château , et fut pendant longtemps sans voir passer personne devant la grille. Enfin le premier objet qui frappa sa vue fut une jeune femme âgée au plus de vingt ans , portant un enfant dans ses bras. Elle l'appelle. Zéida (car c'était elle) vint à la grille, et lui demanda avec douceur ce qu'elle désirait.

Parler à Maria Trozi , répond Catherine. A Maria ? hélas ! ignorez-vous donc que je n'ai plus de mère ? La douleur d'avoir vu mon frère Ernest partir pour l'armée a achevé de détruire sa santé. Ah ! seigneur , continua Zéida en pleurant , si vous

avez eu le bonheur de connaître Maria, vous devez savoir qu'il n'existait pas au monde une femme plus vertueuse ; mais vous devez être fatigué , je vais vous faire ouvrir la grille.

Au même instant elle fit signe à un des gardes qui avait la clef ; il accourt , et bientôt Catherine est dans le château où elle a fait élever Ernest.

Depuis la mort de Maria , qui surveillait les détails du ménage , Zeïda venait de temps à autre remplir le même office.

Catherine n'avait point envie de rester là ; et dès qu'elle aurait pu obtenir des notions certaines sur la position de l'armée et sur l'endroit où était son fils et Ladislas , elle

comptait repartir. Zéida lui fit apporter à déjeuner, répondit à toutes les questions qu'elle lui fit sur le jeune chevalier, avec ce touchant abandon que donne la vive amitié.

Ah! lui dit-elle, si vous désirez avoir de ses nouvelles, passez la journée au château; le seigneur Ladislas doit envoyer un courrier aujourd'hui, nous l'attendons avec la plus grande impatience; car nous savons que le chevalier Ernest a quitté le camp pour une expédition que l'on dit devoir être très-dangereuse.

Comme elle prononçait ces mots, Weliny entra dans la salle des hôtes.

Catherine, comme on le sait, était très-grande. Les habits d'homme lui allaient à merveille. Ajoutez à cela

des moustaches postiches , et l'on ne sera point étonné que Veliny ne reconnut point dans l'écuyer la grande-duchesse de Lithuanie ; mais celle-ci se persuada qu'elle avait vu , dans un temps éloigné , cet homme attaché au service de Léopold.

Elle lui demanda s'il n'avait point été écuyer à la cour du jeune duc. — Oui , seigneur chevalier , j'étais attaché à la duchesse Catherine ; mais il y a long-temps que je suis avec le prince Ernest , et je m'applaudis d'appartenir à un jeune chevalier qui , par sa naissance , son courage et ses malheurs , mérite d'intéresser toutes les âmes sensibles. — Quoi ! votre maître serait malheureux ? — Tout le monde sait que c'est une victime que sa mère a

sacrifiée à l'ambition. Tenez , seigneur écuyer , ne parlons point de pareille chose ; cela fait mal. Le ciel a puni l'orgueilleuse Catherine. La plus affreuse calomnie l'a conduite au tombeau , et elle n'a pas même trouvé , dans le fils qu'elle idolâtrait , un défenseur et un ami. — Eh quoi ! vous présumez donc que la mère de Léopold n'a point mérité son sort ? — Qui oserait douter de son innocence devant un militaire qui appartient à Ernest , ne le ferait pas impunément. Mais , chevalier , qui êtes-vous ? et quel intérêt vous porte à me faire toutes ces questions ?

Vous voyez , chevalier Weliny , un ancien ami de ma mère ; c'était elle qu'il venait demander , dit Zéida.

A ce nom de Weliny, Catherine se ressouvint d'avoir, dix années auparavant, fait emprisonner cet homme, qui avait eu la hardiesse de dire du bien du fils qu'elle n'aimait point. Une rougeur subite couvrit son visage, et elle eut la plus grande peine à cacher son trouble.

Chevalier, si vous êtes un ami, un parent de Zéida, vous pouvez, en m'en donnant des preuves, demeurer avec nous. Si vous n'êtes qu'un simple voyageur, daignez vous rendre à la maison hospitalière; je vais vous y faire conduire, et là vous pourrez passer huit jours suivant l'usage adopté par les maisons des chevaliers de l'Ordre Teutonique.

Ce soir, lui dit Catherine à voix basse, si vous voulez me donner un

instant d'entretien, je vous dévoilerai un mystère qui tient essentiellement au bonheur du vaillant Ernest.

Le son de sa voix, qu'elle ne chercha point à déguiser, frappa vivement Weliny. Il croyait se rappeler avoir quelquefois entendu parler la personne qui était devant lui; mais il était bien loin de soupçonner que c'était la malheureuse duchesse de Lithuanie.

Vous êtes, ajouta celle-ci, chevalier de l'ordre? — Il y a huit ans que l'on m'a admis à cet honneur. Fils d'un noble lithuanien, j'ai consacré ma vie à Dieu, à ma patrie. Jadis, attaché comme premier écuyer à la mère de notre souverain, j'eus le malheur d'encourir

sa disgrâce , pour avoir osé lui parler en faveur de ce fils qu'elle semblait avoir abandonné. Après un emprisonnement qui fut assez long, j'obtins ma liberté ; le vertueux Ladislas, qui connaissait beaucoup ma famille, me fit admettre au nombre des Teutons, et depuis ce temps j'ai été trop heureux d'être de quelque utilité au fils de celle que je regardais comme ma souveraine. — Quoi ! vous conservez pour elle un respect... — Les princes peuvent être injustes ; cependant rien ne doit nous dispenser de leur garder la fidélité que nous leur devons. — Vous avez pu oublier sa cruauté envers vous ? — Le caractère de Catherine n'était point méchant. Nous étions ses esclaves, il est vrai ; mais

elle était trompée, entraînée même par le ministre Ponioski : quoiqu'elle eût cependant une âme sensible, elle a commis bien des fautes qui ont amené ses malheurs ; et je vous avoue que je crains de voir Léopold perdu à son tour par les conseils de son indigne favori. — Ponioski est un infâme scélérat. — Vous le connaissez ? — Beaucoup , pour mon malheur. — Vous appartenez peut-être à sa famille ? — Non , mais depuis long-temps je suis sa victime , et lorsque vous me connaîtrez , vous ne pourrez vous empêcher de dire qu'il n'est pas d'être plus malheureux que moi.

En ce moment on annonça à Weliny l'arrivée d'un courrier qui venait du camp devant Mittaw : il était

porteur de nouvelles satisfaisantes. Avec quel plaisir le gouverneur du château en fit la lecture ! Partout le jeune Ernest triomphait ; partout on élevait des trophées à sa valeur. Il venait de poursuivre les Russes commandés par Basilowitsz à plus de quatre lieues de la Dwina, et avait établi un camp à la place du leur, ou plutôt il s'y était installé avec toute sa cohorte : car l'ennemi, dans sa fuite précipitée, avait laissé tous ses bagages au pouvoir des Teutons.

..Jeune héros, dit avec attendrissement Catherine, pourquoi ta mère t'a-t-elle abandonné ?

Ladislas ajoutait dans sa lettre, après le récit des hauts faits de son courageux élève :

« Aux palmes de la victoire se joignent toujours les cyprès de la douleur.

» Ernest qui ne connaît aucun péril osa s'avancer un peu trop au milieu d'un parti ennemi.

» Je n'étais point là pour modérer sa bouillante audace.

» Léonidas, son écuyer, s'aperçoit du danger qui menace les jours de son maître; il se précipite pour détourner le glaive d'un des chefs de l'armée ennemie, suspendu sur la tête de notre jeune héros, et reçoit la mort en préservant le frère de Léopold.

» Comme je ne veux auprès de mon fils adoptif que quelqu'un qui soit revêtu de toute ma confiance et de la tienne, tu choisis-

» ras parmi les jeunes aspirans à la
 » chevalerie celui que tu croiras
 » digne de la place que la mort de
 » Léonidas vient de laisser vacante.
 » Le courrier ramènera avec lui
 » l'homme sur lequel va tomber ton
 » choix. Si je n'étais pas, à l'instant
 » de son arrivée, au camp devant
 » Mittaw (car je viens d'être nommé
 » gouverneur de la forteresse de
 » Kéla (1) qui le domine), il s'a-

(1) Kéla, sur un rocher qui porte ce nom, pouvait contenir trois cents hommes. Elle fut détruite sous le règne de Pierre-le-Grand, lors de la révolte des Strelitz en 1699. Plusieurs de ces révoltés s'y étaient renfermés, et comme on les sommait de se rendre, ils mirent le feu à un magasin à poudre, et furent tous engloutis.

» dresserait au grand-maître qui
 » réside dans Mittaw même. Il le
 » ferait conduire sur-le-champ dans
 » l'endroit où est maintenant Ernest,
 » c'est-à-dire où il sera lors de son
 » arrivée; car la marche de nos trou-
 » pes est si rapide, qu'on peut réel-
 » lement dire que les braves Teu-
 » tons triomphent en courant.

» LADISLAS, chevalier de l'ordre
 » des Teutons, et gouverneur
 » de la forteresse de Kéla. »

A la fin de cette lecture les jeunes gens qui étaient là se disputaient l'honneur d'aller rejoindre le chevalier Ernest. Catherine s'approchant de Veliny, lui dit tout bas : Ne désignez personne que je ne vous aie fait connaître qui je suis.

Le courrier envoyé par Ladislas

ne devait pas rester long-temps au château. Le premier lever du soleil était l'instant fixé pour son départ.

Si Catherine désirait se trouver seule avec le chevalier Weliny, celui-ci ne le désirait pas moins.

Zéida, l'aimable sœur de lait d'Ernest, avait inspiré à sa mère le plus tendre intérêt.

Dans la journée, on lui apporta ses enfans; elle en avait trois, en comptant celui qu'elle nourrissait. Elle les prit alternativement dans ses bras, les serra sur son cœur, et cherchait par la distribution de ses tendres caresses à ne donner de jalousie ni à l'un ni à l'autre des deux aînés.

Vous paraissèz les aimer bien également? dit Catherine à Zéida.

— Quand ce ne serait point un devoir sacré , n'est-ce donc pas un bonheur ? ne sont-ils pas pour moi aussi précieux ? lui répond la jeune femme. D'ailleurs on a trop d'exemples des malheurs qu'entraînent les prédilections. — Oui , vous avez raison. — Mon frère de lait , le bon Ernest en est une triste preuve. Sa mère ne l'aimait point ; elle a fait de Léopold un souverain , et de l'autre un simple chevalier. Ah ! c'est une injustice qu'on ne lui pardonnera jamais. — Il a été chevalier malgré lui ? — Par obéissance , et son motif est bien consigné dans sa prestation de serment. Il y restera à jamais comme un témoignage de l'insensibilité de cette femme qui n'a jamais voulu se procurer la dou-

ceur d'embrasser son fils. — Vous aimiez donc bien le jeune de Ketler? — Eh ! qui l'eût aimé sans nous , quand sa coupable mère a pu le méconnaître? quand son frère n'a jamais voulu le voir.... Pauvre Ernest, j'étais toute sa consolation : il me racontait ses peines avec la confiance que l'on porte à une sœur chérie. J'adoucissais ses chagrins par toute la tendresse dont j'étais susceptible. — Il maudissait sans doute la mémoire de Catherine? — Oh ! point du tout : il priait le ciel de toucher son cœur, de la rendre sensible ; et quand on a répandu sur elle le poison de la calomnie, il voulut partir pour aller défier et confondre ses ennemis ; mais la mort de cette femme l'empêcha de

pouvoir effectuer son voyage. Depuis cet instant il a toujours été triste. Si vous passez quelque temps ici, je vous ferai voir un monument entouré de cyprès, qu'il a fait élever à la mémoire de celle qui lui a donné le jour.

Sur une colonne au-dessus de laquelle est le buste de Catherine, on lit ces mots, qu'il y a fait graver lui-même :

Elle fut accusée d'un forfait par celui qu'elle avait idolâtré, et le fils qu'elle a rejeté de ses bras, jure de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour prouver qu'elle était innocente.

On peut se former une idée de l'affreuse position de la mère d'Ernest pendant le discours de Zéida.

Heureusement le chevalier Weliny, qui l'avait quittée un instant, vint la prier de passer dans son cabinet.

Catherine laissa l'aimable fille de la nourrice et suivit avec une espèce de crainte son ancien écuyer ; car enfin rien ne pouvait prouver physiquement qu'elle n'était point coupable du crime d'assassinat dont elle était accusée.

Chevalier, dit Weliny dès qu'il fut seul avec Catherine, vous paraissez avoir à me révéler un secret important. — Oh ! très-important ! — Expliquez-vous sans crainte. — Vous me jurez sur l'honneur que jamais vous ne trahirez ma confiance ? — Je vous le promets, foi de Teuton. — D'après cette assu-

rance , je n'hésiste plus , et vous allez tout savoir. Le bonheur du jeune Ernest vous est cher ? — Plus que le mien propre. — Croyez-vous que l'existence de sa mère soit capable d'y contribuer ? — L'existence de sa mère , dites-vous ? — Oui. — Il y a trois ans.... — Que l'on trompe le peuple de Lithuanie. Catherine , la malheureuse Catherine , que l'on a prétendu couvrir d'opprobre , en l'accusant d'un forfait qui fait frémir la nature , a été traînée de prison en prison par les ordres d'un infâme scélérat. — Ah ! je vous en prie , chevalier , apprenez-moi où elle est en ce moment , je jure de briser ses fers. — L'amitié , le courage ont prévenu vos désirs. La duchesse de Lithuanie , la mère de

votre souverain est libre ; et c'est
 de vous seul qu'elle attend aujour-
 d'hui la plus grande faveur. — Elle
 est libre , dites-vous , chevalier ? En
 quel lieu respire-t-elle ? — Ici , près
 de vous. Mais elle ne veut paraître
 à vos yeux qu'à l'instant où elle
 sera bien certaine que vous avez
 oublié les torts qu'elle eut envers
 vous , tandis qu'elle était sur le
 trône ; et que vous me promettrez
 de la faire conduire auprès de son
 cher Ernest. Hélas ! elle fut bien
 coupable ; mais l'amour maternel a
 repris tous ses droits : elle veut ré-
 parer ses injustices. — Parlez , cheva-
 lier , parlez , je vous en supplie.
 J'avais perdu le souvenir des hau-
 teurs de Catherine avant même
 qu'elle ne fût malheureuse , et si ,

comme vous venez de me le dire , elle existe encore , conduisez-moi vers elle , je l'amenerai dans ce château. — C'est près de son Ernest qu'elle veut se rendre , et je venais afin d'obtenir pour elle un emploi à l'armée. La demande que vous fait le chevalier Ladislas vous donne les moyens de céder aux désirs d'une mère. Catherine , revêtue des habits d'un écuyer , se rendra au camp. Là , sans être connue de ce fils adoré , elle veillera sur ses jours. Sa tendresse deviendra l'égide d'un jeune héros , l'espoir de toute la Lithuanie. Heureuse mille fois , si son courageux dévouement peut faire oublier qu'elle fut une mère dénaturée envers cet Ernest , qui méritait tout son amour. Répondez-moi , Vveli-

ny , consentez-vous à ce que je vous demande? — Oui ; mais pourquoi Catherine ne se rend-elle pas à la cour de Léopold? Pourquoi ne confond-elle pas ses ennemis en prouvant son innocence? — Eh! le peut-elle quand elle n'a point de preuves convaincantes? quand le cruel Léopold l'a lui-même condamnée? De qui réclamera-t-elle la justice? L'accusant d'un crime inouï, il a pensé être clément en ne lui faisant point donner la mort. C'est secrètement qu'il faut lui annoncer l'existence de sa mère , le prévenir de tous les forfaits dont Ponioski est coupable , l'empêcher d'être la victime de ce scélérat ; et c'est moi qui me charge de remplir ce devoir. Le vôtre , vertueux chevalier , est

de protéger la mère de votre souverain , qui veut n'être connue que de vous. Son désir est une preuve de l'estime qu'elle vous porte. — Eh bien , chevalier , je vous donne ma parole. Maintenant indiquez-moi l'asile que ma souveraine a choisi , et je vais me rendre à ses ordres.

Catherine saisissant la main de Weliny , lui dit : O chevalier , que ce moment va lui causer de bonheur ! Elle n'oubliera jamais ce que vous daigniez faire pour elle. Donnez l'ordre de son départ pour l'armée , et reconnaissez en moi la mère du vaillant , mais trop malheureux Ernest.

L'étonnement , la joie , le respect , s'emparèrent de l'ame de Weliny.

Il voulut fléchir le genou devant sa souveraine ; mais le temps où elle souffrait tout le monde à ses pieds était bien loin d'elle : c'étaient l'amitié , la protection , voilà ce dont elle avait besoin. Elle trouva l'un et l'autre dans le chevalier , et dès qu'il fut instruit de tout ce qui regardait Catherine, il lui facilita les moyens de partir sur-le-champ avec le courrier.

Mais comme la duchesse ne voulait point être reconnue de Ladislas , elle fut adressée directement au grand-maître , à Mittaw , sous le nom de René et la qualité de proche parent de Weliny , pour être écuyer du brave Ernest , en remplacement de Léonidas.

Munie de cette lettre, d'argent et

d'armes semblables à celles des Teutons , et passant pour aspirant à la chevalerie , Catherine partit accompagnée d'un jeune garçon que Weliny lui donna pour la servir. Espérons que le ciel exaucera ses vœux , et lui facilitera un prompt accès auprès de son fils , dont elle veut sauver et embellir l'existence.

Son dévouement doit plaire à l'Éternel et lui mériter sa protection. Déjà plus de trois années d'esclavage et de crainte ont dû fléchir la colère divine : sans doute elle cessera d'exister en voyant le repentir de Catherine. L'orgueil et l'ambition lui ont fait outrager la nature ; mais la tendresse maternelle , en la portant à abjurer sa

fatale prédilection , la rend à son
fils , la réconcilie avec elle-même ,
et sera peut-être la cause du bon-
heur des peuples de la Courlande
et du grand-duché de Lithuanie.

CHAPITRE XII.

LA campagne était à peine ouverte que déjà des victoires multipliées étaient célébrées dans les principales villes du duché de Courlande. On nommait parmi les Teutons qui se distinguaient le plus le jeune Sigisberk et le vaillant Ernest. Ces noms étaient dans toutes les bouches ; mais celui du fils de Catherine ne se prononçait qu'avec enthousiasme , surtout depuis qu'il avait effectué le passage dangereux de la Dwina , et contraint , par ce coup hardi , les Russes à la retraite.

Combien le récit de ses nobles exploits causa de vives impressions sur le cœur d'Hélène !

Quelle différence elle trouvait entre Léopold et son frère ! Le premier était fier , impérieux , jaloux des prérogatives de sa naissance. Il semblait , par son regard sévère , repousser la confiance et plus encore l'amour. L'autre , aimable et doux , faisait naître l'amitié , et son regard languissant et tendre avait produit sur le cœur de la jeune duchesse la plus forte impression.

Le duc de Lithuanie lui avait toujours été indifférent ; mais depuis l'instant qui lui avait offert le trop séduisant Ernest , l'idée de Léopold lui était devenue désagréable.

Pour augmenter encore son aversion pour celui qui voulait être son époux , elle apprit qu'il n'était point

à l'armée, et que , tranquille sur le sort des combats , il s'en rapportait au ministre Ponioski.

Prince imprudent ! tu dors sur les bords calcinés d'un volcan dont la prochaine éruption peut t'engloutir , si une main bienfaisante ne vient t'arracher de ce lieu terrible où te retient ta fatale sécurité.

Ponioski se voyant trompé dans son attente par la fuite de Catherine et de ceux qui étaient avec elle , devait s'attendre à un événement funeste s'il ne pouvait faire arrêter les fugitifs. Tout pouvait être perdu pour lui. L'édifice de sa fausse vertu et celui de sa fortune allaient s'écrouler. Il ne lui restait plus qu'un seul moyen d'éviter la mort , c'était celui de la désertion ;

mais fidèle à son plan de scélératesse, il signala son départ par des actions dignes de lui.

D'abord , comme il avait suivi Léopold à la cour de Courlande , il avait été témoin de toutes les mesures que l'on avait prises pour arrêter les projets de l'ennemi. Un secrétaire qui lui était dévoué , était occupé à faire un état exact des forces de la Lithuanie et de la Courlande , afin de l'envoyer à Basilowitsz. On ne devait pas , à ce qu'il pensait , entrer en campagne avant un mois , et à cette époque il croyait pouvoir être à la cour de Russie.

La précipitation de celui qui voulait envahir l'héritage de Ketler et celui de l'orpheline Hélène , fut un

bonheur pour ces derniers ; car Basîlowitsz n'eut pas le temps de jouir des fruits de la trahison de Ponioski.

Léopold , qui avait placé par malheur toute sa confiance dans son ministre , céda à ses avis.

Ne quittez point , lui disait-il , la cour de Lithuanie ; que vos fidèles sujets vous sachent sans cesse auprès de votre fils. Il n'est qu'un père qui puisse bien garder son enfant. Hélas ! si vous abandonnez Grodno (la cour s'était fixée là pour le moment), ne peut-on pas enlever votre cher fils ? Craignez tout de votre beau-père.

Le monstre , en parlant ainsi , avait bien le projet de faire enlever le petit Philippe et de le conduire dans les états de son grand-père. Dès lors

Basilowitsz n'eut plus eu aucun ménagement. à garder avec Léopold , qu'il appelait son rival.

Les recherches que Ponioski avait fait faire pour retrouver les fugitifs avaient été infructueuses. L'amitié et la prudence des bons Hubert et Zelki les avaient dérobés à toutes les perquisitions. Ces braves gens jouissaient du prix de leur fidélité.

Elisa , la sensible Elisa , au comble de ses vœux avait fait le bonheur d'Hubert.

Vêtue comme une simple fermière , elle eut bientôt oublié les grandeurs de la cour , l'esclavage qu'elle avait éprouvé dans le souterrain , et les dangers nombreux auxquels elle avait été exposée , ainsi que ses vrais amis ; mais le

sort à venir de Catherine l'inquiétait.

L'amour, quand il est fondé sur la vertu, ne détruit ni l'amitié ni la reconnaissance.

Catherine était l'objet des conversations d'Elisa et de son époux. Souvent son absence, les malheurs qui pouvaient encore la menacer, leur arrachaient des pleurs.

Ily avait déjà quinze jours qu'elle était hors de sa paisible retraite, lorsqu'Elisa vit entrer dans la ferme un homme en costume guerrier. La visière de son casque était baissée.

Son abord inspira un certain effroi à la pauvre Elisa; mais elle fut bientôt rassurée lorsque le militaire lui présentant une lettre, elle

reconnut sur l'adresse l'écriture de Catherine.

Ce fut en vain qu'elle fit des questions au jeune homme , qu'elle lui offrit l'hospitalité , ou tout au moins à rafraîchir : il ne lui dit pas un seul mot , remonta sur son cheval , qui s'éloigna au grand galop , en la laissant dans la persuasion que ce messenger était muet.

Elle ouvrit précipitamment la lettre , et lut ces mots :

« Chère Elisa , je suis au comble
» de mes vœux. Sois heureuse au-
» tant que je le suis en ce moment ,
» et fais porter , avec toute la pru-
» dence dont ton amitié te rend ca-
» pable , cette lettre au grand-duc
» Léopold. Méfiez-vous toujours de
» l'infâme Ponioski. Songez , mes

» bons amis , que ce que j'écris au
 » duc peut servir à démasquer en-
 » tièrement notre ennemi commun.
 » J'espère pouvoir bientôt vous faire
 » connaître la retraite de celle qui
 » vous doit le bonheur dont elle
 » jouit :

» CATHERINE. »

Hubert rentra comme Elisa cessait de lire. Sa joie et celle de Zelki furent égales à l'inquiétude qu'ils avaient éprouvée. Il s'agissait de faire porter le message jusqu'à Grodno , où était la cour ; tout retard eût pu devenir dangereux : mais comment se rendre dans cette ville sans s'exposer à tomber au pouvoir de Ponioski ? Elisa connaissait la ville de Grodno. Elle se rappela que les chevaliers de l'Ordre

Tentonique avaient auprès de la porte nommée *la Superbe*, en raison de sa hauteur et de son architecture, un magnifique couvent où l'on recevait les pèlerins. Elle résolut de prendre un costume semblable à celui que portaient ces saints voyageurs. Ne voulant point exposer Hubert, elle annonça qu'elle partirait seule, et serait tout au plus quinze jours absente.

Je vous promets de réussir. Vous connaissez les sentimens d'honneur qui animent les chevaliers pour les intérêts de leurs souverains, de la religion, et de la patrie. On peut attendre d'eux tous les services imaginables, et surtout une discrétion à l'épreuve : ainsi ne vous opposez point à mon désir. Hubert, et vous

Zelki , vous avez sauvé déjà Catherine , ne m'enviez pas le bonheur de la servir à mon tour.

En peu de temps le costume de pèlerin est prêt. Elisa , revêtue de cet habit , était trop jolie pour n'être pas exposée. On eût dit que ce simple et modeste costume relevait encore l'éclat de ses charmes. Hubert ne voulut jamais consentir à ce qu'elle partît toute seule. En conséquence , il fut aussi du voyage ; mais on décida que , pour ne point s'exposer à tomber au pouvoir de Ponioski , Elisa se rendrait au couvent des pèlerins , et que le mari resterait au village. Le trajet était de trente-deux lieues. Nos pèlerins les firent en quatre jours. L'amour et l'amitié diminuaient pour eux la fatigue du

chemin et le désir d'être utile à Catherine , joint à l'espoir de la revoir bientôt, rendirent la belle Elisa courageuse.

Enfin à un village d'où l'on apercevait Grodno , nos deux jeunes époux se séparèrent, et le charmant pèlerin se rendit sur-le-champ au monastère des chevaliers teutons.

Un des clercs qui servait à dîner aux voyageurs regarda attentivement Elisa , et lui dit à voix basse : Joli pèlerin, que puis-je vous offrir ? vous paraissez bien fatigué ?

L'air du jeune aspirant, le peu de mots qu'il venait de lui adresser la firent rougir ; elle n'en parut que plus jolie.

Tremblante et se repentant de s'être exposée seule dans une telle

circonstance , elle accepta le dîner qui lui fut présenté.

Allez-vous bien loin , lui demanda le clerc ? — Fort loin. — Croyez-vous passer plusieurs jours dans notre maison ? — Je l'ignore. — Vous paraissez inquiet : et si je pouvais vous être utile ? — Beaucoup. — Je suis à vos ordres. — Je voudrais parler à un des chefs de la maison. — Vous n'avez point envie de vous faire recevoir chevalier , lui dit en souriant le jeune clerc ? — Non. — Vous avez bien raison. Les Grâces n'ont pas besoin d'armes pour nous vaincre.... Rassurez-vous , ajouta - t - il , je n'abuserai point de votre secret , je vous en réponds sur l'honneur. Nommez-moi l'heureux mortel qui peut vous

intéresser , et s'il est dans cette maison , je vais aller l'avertir. — Vous vous méprenez , lui dit Elisa , sur la cause de ma démarche. La vertu l'a autorisée , et la reconnaissance m'en a fait le plus saint des devoirs. Je voudrais parler à celui qui tient ici la place du grand-maître de l'ordre , j'ai à lui remettre des papiers de la plus haute importance.

Comme elle disait ces mots , elle entendit un bruit confus qui paraissait venir de toutes les parties de la salle des hôtes , dans laquelle étaient réunis un grand nombre de pèlerins et autres voyageurs.

Quel fut l'étonnement d'Élisa lorsque , tournant la tête pour voir ce qui pouvait occasionner un tel bruit , elle aperçut le prince Po-

nioski entouré de plusieurs seigneurs !

La vue de ce monstre la fit frémir.

Si dans tout ce qui s'était passé depuis trois ans il n'avait agi que par les ordres de Léopold , on pouvait l'arrêter sur-le-champ et sans qu'elle eût même le temps de faire connaître à ceux qui étaient là tous les crimes de cet homme abominable.

Alors la lettre de Catherine tombait entre les mains de son ennemi ; sa souveraine allait de nouveau être exposée à des malheurs ; Hubert , Zelki couraient des dangers qui la faisaient trembler. Elle eût voulu sortir de la salle ; mais cela lui était impossible , les soldats de Ponioski en gardaient l'entrée.

Si l'apparition du ministre de Léopold épouvanta Élisabeth, la sienne produisit un semblable effet sur Ponioski : il fixe ses regards sur elle, la reconnaît, et parle bas à un de ses officiers.

Tenez, dit la pauvre pèlerine au jeune clerc qui l'avait si bien reçue, prenez cette lettre et jurez-moi sur l'honneur de ne la donner qu'au grand-duc de Lithuanie. De l'importance de ce message dépend peut-être le salut de l'état. Hélas ! je suis assurée qu'au sortir de cette salle je vais être arrêtée. Mon crime est celui d'avoir partagé la captivité de Catherine, et d'être la cause de sa liberté. — Quoi ! la duchesse de Lithuanie existe, et la moindre imprudence pourrait lui faire donner

la mort ! Croyez à mon zèle , à ma fidélité : suivez-moi , je vais vous faire sortir par une porte qui est là.

Il l'emmena ; mais le ministre se trouva bientôt en face d'Élisa , et comme celle-ci vit dans son regard plus d'inquiétude que de colère, elle commença à se persuader qu'il redoutait sa présence. Cette pensée lui donna de la hardiesse.

En effet, Ponioski, seul auteur des infortunes de la duchesse, tremblait qu'elle ne fût à Grodno. Il fallait pouvoir la faire arrêter sans éclat , et pour cela connaître sa retraite. Ce n'était que par la ruse qu'il pouvrit réussir.

Dès qu'il fut près de la jeune personne , il la prit par la main avec une feinte amitié et il lui dit bas :

Infortunée ! quel est le barbare qui vous a donné le conseil de venir dans cette ville ? Depuis plus de trois années je conserve vos jours , et vous êtes venue vous livrer ! Suivez , sans que cela soit trop remarqué , le seul ami qui reste à la mère de l'ingrat Léopold. Ah ! s'il soupçonnait qu'elle existe encore , ce serait mon arrêt de mort et le vôtre. Il ne pourrait me pardonner d'avoir , malgré ses ordres , prolongé des jours qui lui sont odieux. Venez , ne tardez pas une seule minute ; la mort est suspendue sur votre tête.

Seigneur , lui dit avec calme et à voix haute l'aimable et fine Élisabeth , sans doute qu'une ressemblance vous abuse ; je ne vous connais point. Cependant cette méprise est un bon-

heur , puisqu'elle apprend à tous ceux qui sont ici que Catherine , la grande-duchesse de Lithuanie , que depuis trois ans l'on fait passer pour morte , a pu échapper à la fureur de son ennemi, et que le prince Ponioski est devenu son libérateur ; mais puisque vous l'avez protégée depuis si long-temps , vous devez savoir où elle est et en instruire toute la Lithuanie.

Élisa avait parlé si haut que tout le monde s'était approché d'elle et du prince.

Celui-ci eût bien voulu que la terre s'entr'ouvrît sous ses pieds, il s'y fût précipité.

Sa terreur n'échappa point à celle qui en était l'objet.

Depuis l'instant où Catherine

avait trouvé le moyen de briser ses fers, Ponioski faisait faire partout des recherches infructueuses, et se rendait souvent dans la salle des pèlerins de la maison des chevaliers, espérant peut-être y rencontrer un des quatre fugitifs.

On peut se former une idée de sa position , lorsqu'en fixant ses regards sur la jolie pèlerine il reconnut Élixa.

Pour cacher ses crimes, il fallait qu'il cherchât les moyens de s'emparer de sa prisonnière. Par elle il espérait bientôt retrouver les trois autres ; mais il avait affaire à une femme intelligente , que les malheurs et les dangers avaient électrisée.

Plus Ponioski paraissait embar-

lassé, plus son audace augmentait.

Avec un air d'enthousiasme, elle s'adressa à tous ceux qui étaient présents.

Chevaliers, leur dit-elle, pèlerins, et vous soldats, tombez aux pieds du sauveur de la mère de Léopold.

Il vient de m'avouer lui-même qu'elle existait, qu'il l'avait arrachée à la mort que son fils voulait lui faire donner. Oui, pendant trois années, m'a-t-il dit, il l'a tenue cachée dans le château de la forêt, dans un vaste souterrain, et n'a fait annoncer sa mort que pour l'y soustraire. Partagez tous ma juste admiration. Que ce vertueux ministre soit porté en triomphe jusqu'au palais du grand-duc, et que l'on connaisse enfin le véritable auteur des

infortunés de la malheureuse Carine.

Par différens signaux , elle fit partager sa pensée à tous ceux qui étaient présens.

Cet homme est en délire , dit Ponnoski , je ne lui ai jamais parlé. Gardes, qu'il soit arrêté, et conduit dans la tour de la prison.

Quoi ! dit vivement Élisabeth , vous ne venez pas de me parler ? Ah ! prince , cet excès de modestie est déplacé. Il faut que le grand-duc soit confondu ou vous ; et si dans tout ce que je viens de dire en ce moment , il est un mot qui ne soit pas l'exacte vérité , je consens à porter ma tête sur un échafaud.

Braves chevaliers , ajouta-t-elle , secondez ma courageuse entre-

prise, et s'il refuse les hommages que l'on doit à la générosité de sa conduite, qu'il soit mené, ainsi que moi, jusqu'aux pieds de Léopold. Je veux que sa vertu soit récompensée.

Ponioski voyant qu'Élisa était déterminée à le perdre, ordonna à ses gardes de s'emparer d'elle comme d'un homme en délire ; mais les chevaliers teutons prirent sa défense. Ponioski voulut fuir, on s'y opposa ; et plus de deux cents personnes, tant pèlerins que voyageurs, conduisirent Élisa et le ministre au palais du grand-duc de Lithuanie.

CHAPITRE XIII.

TANDIS que la courageuse épouse d'Hubert parcourait les rues de Grodno pour arriver jusqu'auprès du grand-duc, Catherine était arrivée au camp où commandait Ernest.

D'abord elle s'était présentée au palais du grand-maître, situé dans la place de Mittaw, et en avait été reçue avec intérêt.

Elle était grande, bien faite, avait des traits fortement caractérisés, et quoiqu'elle eût quarante ans, les habits d'homme, le casque surmonté d'un panache, lui donnaient réellement une tournure militaire. Elle ne paraissait pas avoir plus de vingt-cinq ans.

Pendant que le secrétaire du grand-maître écrivait l'ordre avec lequel Catherine pouvait se présenter comme écuyer du jeune commandant , le grand-maître lui fit différentes questions.

Connaissez-vous le brave guerrier auprès duquel Weliny vous envoie ? — Oui , seigneur ; mais je ne l'ai pas vu depuis bien des années. — Etiez-vous au service de Léopold ? — Je faisais partie des gens de sa cour. — Depuis quel temps l'avez-vous quitté ? — Lors des malheurs de Catherine. — Ou plutôt de ses crimes. — Seigneur , j'étais attaché à la duchesse , elle a été la victime d'un complot affreux , et si jamais elle n'eût été insensible pour l'intéressant et vertueux Er-

nest, j'atteste à la face du ciel qu'elle eût été une princesse sans reproches. — Vous connaissez toute l'aversion qu'elle portait à son fils ? — Parfaitement, ainsi que l'aveugle amour qu'elle ressentait pour celui qui l'a si lâchement abandonnée au pouvoir d'un ministre ambitieux, qui ne lui a jamais pardonné le refus qu'elle a eu le courage de faire de sa main. — Vous aviez donc toute la confiance de votre souveraine ? — Oui, seigneur ; et j'en étais digne : elle méritait un meilleur sort. Dans les derniers momens de sa puissance, elle me dit : René, cours, vole au château où réside mon fils ; dis à Ernest que je reconnais mes torts et que je voudrais pouvoir les réparer ;

mais hélas ! la mort , l'impitoyable mort , l'a empêchée de suivre le juste élan de son cœur.

Hâtez , je vous en supplie , l'instant de mon départ , que je puisse consacrer mes jours au bonheur du fils de la souveraine de la Lithuanie , et verser , s'il le faut , jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour assurer la gloire et le bonheur du trop malheureux Ernest. — Quel âge avez-vous ? — On ne compte point les années des braves , mais le nombre de leurs exploits. Bientôt vous entendrez parler de René. — A merveille. — Je vous prouverai que rien ne me deviendra impossible pour le bonheur d'Ernest. — Avez-vous l'intention de faire un

jour partie de l'Ordre Teutonique ?
 — J'attendrai pour cela les ordres
 de mon maître : je veux n'agir que
 d'après sa volonté. — Vous êtes no-
 ble ? — Oui , seigneur.

Le secrétaire lui remit le pou-
 voir qui lui était nécessaire pour
 se présenter au camp devant Riga ,
 dont les chevaliers se préparaient à
 faire le siège. Cette ville , une des
 plus belles de la Russie et la capi-
 tale de toute la Livonie , était une
 place de la plus haute impor-
 tance pour les troupes , en ce qu'elle
 renfermait des magasins considéra-
 bles en vivres et en armes.

Cette ville qui est de ce côté comme
 la clef de la Russie , est située dans
 une grande pleine sur la Dwina , à
 deux lieues de son embouchure dans

la mer Baltique. Riga est défendu par plusieurs forts.

Rien ne décourage les braves. Les habitans de la Courlande réunis à plusieurs Lithuaniens, et à un grand nombre de chevaliers teutons, brûlaient d'impatience de pouvoir pénétrer dans cette place, où Basilo-witsz avait rassemblé des forces considérables.

Mais le prudent Ernest qui avait bien pris ses mesures, s'était retranché de manière à ce que son camp ne pût redouter d'attaque, et chaque fois que les Russes tentaient des sorties, il en était fort peu qui rentrassent dans la ville.

Catherine arrivée au camp, demande le chevalier Ernest de Ketter. On la conduit à sa tente.

Quelle fut sa joie, son trouble , en voyant un jeune militaire qui réunissait aux traits nobles de son sexe toute l'amabilité qui donne tant de charmes à la figure d'une femme !

D'une main tremblante , la duchesse donne à son fils la lettre du grand-maître et celle de Weliny.

Vous paraissez bien fatigué , dit Ernest, asseyez-vous. Au même instant il fit apporter des rafraîchissemens , et contraignit son nouvel écuyer à s'asseoir près de lui.

Voilà donc cette mère affligée , qui pour la première fois peut considérer les traits chéris de son fils , entendre son doux langage ! ah ! que n'eût-elle pas donné pour avoir la jouissance de le serrer étroitement

dans ses bras , de lui dire ; en lui prodiguant toutes les caresses dont l'amour maternel est capable :

O mon fils ! pardonne à ta coupable mère. Si tu pouvais lire dans son ame attendrie , tu y verrais que les plus cuisans remords y ont imprimé des signes de douleur.

Les yeux de l'infortunée Catherine étaient remplis de larmes ; Ernest s'en aperçut : Vous pleurez ? lui dit-il en lui tendant la main ; seriez-vous malheureux ? — Je l'ai été beaucoup ; mais à présent le plaisir d'être auprès de vous , celui de vous consacrer ma vie entière , va mettre un terme à toutes mes infortunes.

En prononçant ces mots , elle serrait la main de son fils , puis par

un mouvement involontaire , elle la posa sur son cœur , la porta à ses lèvres avec un enthousiasme qui faillit la trahir.

Sensible René , votre présence et votre attachement me consoleront de la perte de Léonidas (c'est le nom de l'écuyer que vous remplacez). C'était mon véritable ami , le confident intime de toutes mes pensées. Hélas ! dans les jours où les travaux militaires nous laissaient quelques momens de libres , nous les passions ensemble. Le bon Léonidas n'était plus que mon intime ami , depuis l'instant de mon adolescence ; il a été le compagnon des jeux de mon enfance , l'émule de mon éducation militaire ; en un mot je n'avais pas d'ami plus fidèle. Il

m'a donné des preuves d'attachement qui me causeront des regrets éternels. Il a reçu la mort en en préservant son cher Ernest. Si vous eussiez eu le bonheur de le connaître, vous le pleureriez, comme je le fais en ce moment.

Ah! seigneur, dit Catherine avec une expression qui lui gagna le cœur d'Ernest, je veux, non pas vous faire oublier Léonidas, mais vous offrir une vivante image de cet écuyer fidèle. Je volerai au-devant de vos moindres désirs; ils seront pour moi des lois sacrées; je veillerai sur vos jours. Pour les rendre heureux et pour les conserver, rien ne me paraîtra impossible; c'est à vous seul que je prétends les consacrer; et votre bonheur sera ma

plus douce récompense. — Mon bonheur, dit le chevalier en poussant un profond soupir ! en est-il pour Ernest ? — A peine comptez-vous dix-neuf printemps , que déjà votre ame semble frappée des impressions de la douleur ; cependant la gloire ; cette idole des guerriers est déjà votre partage : le renommée publie vos premières victoires ; vos chefs vous aiment , vos soldats vous respectent , et l'avenir pour vous..... — L'avenir ! ah ! René , si je portais sur lui un regard inquiet , je serais peut-être bien malheureux.... Dites-moi , lorsque vous avez quitté la Lithuanie , parlait-on du mariage du grand-duc mon frère ? — Non , seigneur. — En traversant le duché de Courlande , vous êtes-vous arrêté au

château de Zelka ? — Non. — Que je vous plains, René ! vous n'avez point vu la belle duchesse Héléna ; vous n'avez point entendu, comme moi , le son enchanteur de ses paroles. En disant ces mots, il prit une écharpe qui était sur son bureau. Vois, mon cher, ce magnifique ornement ; c'est un présent de cette femme charmante. Avec quelle ivresse je restais à ses pieds lorsque sa belle main me présenta cette parure ! Ah ! je la conserverai jusqu'à mon dernier soupir. Mon Dieu , ma patrie , Héléna , voilà maintenant les seuls mots chers à mon cœur. — Daignez , lui dit Catherine en lui prenant encore la main , daignez ajouter à ces trois mots celui de

René, et vous convaincre qu'il sera digne de ce bonheur.

La nuit les surprit dans cet entretien. Ernest, attendri jusqu'aux larmes, avait besoin de repos. D'ailleurs il s'intéressait déjà à celui de son écuyer. Il l'engagea à se retirer dans une tente qui était adjacente à la sienne.

Catherine obéit ; mais quitter si promptement son fils lui paraissait cruel. Ah ! si elle eût pu rester auprès de lui, veiller tandis qu'il allait s'abandonner au sommeil, contempler dans un religieux silence les traits chéris de celui qui faisait tout son bonheur, elle eût, dans ce moment divin pour une mère, oublié toutes ses infortunes ; mais si

la prudence la privait d'une semblable félicité , Ernest l'en dédommagea.

Elle allait sortir de la tente de son fils ; l'émotion rendait sa marche chancelante , son regard furtif se portait sur l'objet de ses affections , et malgré elle des pleurs obscurcissaient ses paupières.

Bon René ! dit Ernest intérieurement , que lui ai-je donc fait pour en être tant aimé ? quel ami ! quelle douce consolation m'a procuré Weliny !

Il tendit sa main au nouvel écuyer. Bonsoir, René. Allez goûter les douceurs du repos ; je remercie le ciel de vous avoir envoyé vers moi. Si vous devez , comme tout me porte à le croire , me faire chérir

l'existence , je vous jure de chercher tous les moyens d'embellir la vôtre. Je ne veux plus voir en vous un simple écuyer , mais un frère , un ami. En disant ces mots , il prit Catherine dans ses bras , et ajouta : Que cette accolade fraternelle vous soit un garant de ma promesse.

Ah ! dit Catherine intérieurement , je fus bien coupable ; mais le ciel m'a sans doute pardonné , puisqu'il me fait jouir du bonheur d'embrasser mon fils.

Il était temps qu'elle s'arrachât des bras d'Ernest : l'excès de la joie lui eût sans doute ravi l'usage de ses sens. Elle entra précipitamment dans sa tente ; mais ce fut inutilement qu'elle voulut se livrer au sommeil. Les grandes douleurs ,

comme les grands plaisirs , sont les ennemis du dieu du repos , et l'aurore , en venant visiter le camp , trouva les yeux de l'heureuse Catherine ouverts aux premiers rayons de sa douce clarté.

Catherine profita du calme qui régnait encore autour d'elle pour écrire à Elisa , à laquelle elle confia en même temps une lettre pour Léopold. Le bonheur que lui avait procuré la vue d'Ernest ne lui fit pas oublier les dangers qui menaçaient le grand-duc de Lithuanie. Ses dépêches sont scellées , il s'agit de les faire partir.

En quittant le chevalier Weliny , elle avait emmené avec elle un jeune garçon de la plus heureuse espérance , qui devait remplir auprès

d'elle les fonctions de domestique ; c'est-à-dire soigner leurs chevaux , préparer les armes , etc...

Zulrick était fils du jardinier du château où Ernest avait été élevé.

La figure intéressante de ce nouveau personnage annonçait son intelligence. Docile par caractère , prévenant par habitude , il savait se faire aimer.

Le plaisir de revoir le chevalier Ernest lui avait fait regarder comme un grand bonheur , celui de suivre le nouvel écuyer.

Il dormait profondément dans la tente où Catherine avait veillé toute la nuit , en pensant aux moyens à prendre pour rendre le bonheur à sa famille , quand elle alla doucement l'éveiller. Zulrick ? Zulrick ?

— Qui m'appelle , dit l'aimable enfant ? — Lève-toi , mon ami. — Mon dieu , mon père , je suis bien fatigué ; je n'ai rien à faire au jardin ; il a plu toute la nuit , il ne faudra arroser que ce soir....

Le pauvre petit bonhomme rêvait sans doute qu'il était encore au château de Ladislas.

Enfin Catherine le prenant par la main , il ouvrit de grands yeux... Ah ! pardon , dit-il , seigneur , je croyais que c'était mon père... Mais je vois bien à présent que je suis dans un camp. Presque soldat , je suis à vos ordres : que faut-il faire ?

— Je puis compter sur ton zèle ? Le chevalier Weliny m'a répondu de ton activité. — Il ne vous a point trompé. Je n'ai encore que quinze

ans ; mais vous pouvez vous fier à moi. Pour la discrétion et le courage , j'en vaudrai bien un plus âgé.

Catherine lui donna ses instructions et lui remit un petit itinéraire de la route qu'il avait à parcourir. Il monta sur son cheval , et partit avec la rapidité de l'éclair pour se rendre à l'habitation qu'occupait Élisabeth. On doit se rappeler qu'il remplit les ordres de la duchesse avec une telle prudence , que l'épouse d'Hubert crut qu'il était muet ; et , sans qu'on le lui eût dit , il prit , pour retourner au camp , différens détours , afin de tromper ceux qui auraient eu l'intention de le suivre.

Catherine fut tranquille , dès qu'elle eut acquis la certitude qu'E-

lisa avait ses lettres. Elle avait bien raison de croire à la fidélité inviolable de son amie.

Celle-ci venait de faire preuve de courage , en osant attaquer publiquement Ponioski dans le monastère des chevaliers teutons.

Avec un dévouement héroïque , vrai témoignage d'une belle ame , elle marchait hardiment au milieu des gardes et des chevaliers pour se rendre au palais du grand-duc de Lithuanie.

Ponioski , furieux et ne pouvant fuir , laissait voir sur sa figure l'effroi du crime , et formait un contraste frappant avec la beauté angélique d'Elisa , qu'une modeste pudeur embellissait encore.

Les scélérats n'ont, par malheur, que trop de complices.

Ponioski devait bientôt passer à l'ennemi avec un corps de brigands qu'il avait enrégimentés et composés de tous les mauvais sujets qu'il avait pu trouver. Il attendait, pour abandonner son légitime souverain, que la diète, qui était assemblée, eût décidé différentes questions relatives à la guerre; et pour livrer plus facilement sa patrie, il s'était vu contraint de retarder son départ de quelques jours.

Le cortège qui le conduisait arrive au milieu de la place publique : Ponioski reconnaît une partie de ses agens, l'espoir rentre dans son ame. Il ne peut échapper que par

l'audace ; il va tenter un dernier moyen.

Aux armes ! s'écrie-t-il , braves Lithuaniens , sauvez le grand-duc : on en veut à ses jours , arrêtez tous les séditeux.

A l'instant les soldats arrivent , le désordre s'empare de tous les esprits , la terreur fait fuir une multitude de voyageurs et de pèlerins que la curiosité avait seule réunis. Les chevaliers teutons veulent défendre Elisa ; mais le nombre des agens de Ponioski l'emporte. Il est libre , et la jeune et belle pèlerine est chargée de fers et traînée dans un cachot , accablée de l'odieuse accusation d'avoir ameuté un parti pour aller assassiner Léopold au milieu de son palais.

Par un effet du malheur qui semblait vouloir s'attacher au sort de cette femme vraiment courageuse , il s'était joint aux agens de Ponioski de braves soldats de Léopold , que le danger de leur souverain avait alarmés. Plusieurs chevaliers furent arrêtés sur-le-champ. Le jeune clerc auquel Élisabeth avait confié la lettre de Catherine , échappa , comme par miracle , et jura dans son cœur de ne pas rester inactif.

Quoiqu'il eût formé la résolution de se présenter devant Léopold , il n'osa pas s'exposer dans un moment où l'alarme s'était répandue dans toute la ville de Grodno.

Ponioski fit conduire sa prisonnière dans un cachot , mais bien

décidé à ne pas la laisser long-temps dans le même endroit.

S'il n'avait pas eu l'intention de connaître la retraite de Catherine , il eût peut-être augmenté le nombre de ses forfaits par la mort de l'intéressante Elisa. Il ne trouva donc d'autre moyen que celui de chercher à intimider cette femme ; et s'il ne pouvait point obtenir ce qu'il lui importait de savoir , il était résolu à l'entraîner avec lui en Russie.

La nuit suivante , tandis que l'amie de Catherine , chargée de lourdes chaînes , attendait dans son cachot que l'on vînt lui donner la mort , elle entendit ouvrir la porte , et plusieurs hommes armés de flambeaux se présentèrent à elle.

O mon Hubert, dit-elle, je ne te verrai plus ! il faut donc périr victime d'un infâme scélérat ! Mon Dieu, ajouta-t-elle, reçois mon sacrifice ; c'est pour remplir les devoirs de l'amitié que je me suis exposée à la fureur de ce barbare.

Tu peux encore, lui dit un des gens qui venaient d'entrer, obtenir ta grace ; il ne dépend que de toi seule d'être libre et comblée des dons de la fortune. Ce Ponioski que tu viens d'outrager, n'exige de toi que la connaissance de la retraite qui renferme Catherine ; suis-nous, ajouta l'homme qui lui parlait, je vais te conduire au palais de mon maître.

Il serait inutile que je sortisse de ce cachot, lui répond Élisabeth avec

fermeté. J'ignore en quel lieu est ma souveraine : mais j'atteste sur l'honneur que , si je le savais , mon secret périrait avec moi.

Vil esclave d'un brigand , va dire à celui qui t'envoie qu'avant le lever du soleil le grand-duc de Lithuanie connaîtra son plus implacable ennemi. Ajoute que le courageux Hubert , qui a su briser nos fers , vengera , dans le jour qui va luire , la mort ou la captivité de son épouse.

L'écuyer Nok (car c'était lui qui était venu au cachot d'Élisa) ne put s'empêcher de frémir ; cependant il chercha à persuader à cette jeune personne qu'il était de son intérêt , de celui même de Catherine , qu'elle eût plus de confiance.

Si vous existez encore , lui dit-il , vous le devez aux bontés de mon maître , et vous aurez aujourd'hui à vous reprocher la mort de la grande-duchesse , dont Léopold parviendra bientôt à découvrir l'asile. Songez à elle , songez à cet Hubert , que vous appelez votre époux. Venez , Élisabeth , venez , je vous en conjure ; il faut me suivre pour éviter la mort.

Entre le crime et l'échafaud le choix ne peut être douteux. Je reste dans ce cachot en attendant mon sort ; va porter ma réponse à ton maître.

Nok , effrayé de la hardiesse de la jeune personne , retourna précipitamment au palais de Ponioski. Le jour commençait à poindre : il aper-

cut un jeune homme qui parlait à un factionnaire. Celui-ci lui disait : Demeurez, dans deux heures je vous promets de vous faciliter les moyens d'arriver jusqu'auprès du grand-duc. En attendant, restez dans ce vestibule et comptez sur mon zèle.

Il le fit entrer et referma promptement la porte, devant laquelle il se mit en faction.

Nok se doutant que ce jeune homme était l'époux d'Élisa, voulut aller lui parler. Espérant l'intimider, il s'avança d'un pas hardi, et dit au factionnaire : Ouvrez cette porte. — On n'entre pas, fut toute la réponse qu'il obtint. — Ouvrez, vous dis-je, j'appartiens au ministre Ponioski. — On n'entre pas. — Tu prétends m'empêcher ? — Deux mois.

encore , et je vous brûle la cervelle.

— Mais je dois me trouver au lever du souverain. En disant ces mots il vit, à la clarté qu'il faisait, que le soldat examinait si son arme était en bon état. Que fais-tu ? lui dit-il. Je regarde , répond l'autre , si ma carabine est en état de vous envoyer quelques balles. Nok crut donc plus prudent de s'éloigner ; il regagna précipitamment le palais de Ponioski. Il le trouva dans la plus mortelle inquiétude.

Eh bien ! Élisabeth ; parle , mon cher Nok , où est-elle ? comment ne me l'amènes-tu pas ? — Votre Élisabeth , seigneur ? eh bien ! ce n'est pas une femme , c'est un diable. — Quoi ! la crainte de la mort ! — Elle la brave. — Mais quel est donc son

projet ? — Il n'est rien qui puisse la retenir. Elle a juré votre mort ; et , d'après ce qu'elle m'a dit , on doit avoir remis tout à l'heure une lettre de la duchesse Catherine à son fils. Si vous ne partez point sur-le-champ pour la Russie , vous êtes perdu , et je partage votre sort ; ce qui ne serait pas très-agréable : car quoique je vous sois très-attaché , dans une pareille circonstance je crains beaucoup l'association.....

Il fallait toujours amener Éliisa. — Eh ! seigneur , ses cris nous eussent trahis ; et d'ailleurs , quand on est contraint à fuir , comment se charger d'une femme qui ne veut pas vous suivre ? Croyez-moi , avant que le duc soit instruit , profitez du pouvoir que vous avez dans la ville ;

rassemblons sur-le-champ ceux qui doivent passer avec nous à l'ennemi, et partons de suite; un moment de retard nous perdrait : ou plutôt laissez ces hommes parmi lesquels il s'en trouverait peut-être d'assez lâches pour vous dénoncer. S'ils vous sont réellement attachés, aussitôt votre départ ils viendront vous rejoindre.

Ponioski n'avait pas le temps de délibérer. Il possédait tous les plans arrêtés par la diète pour la suite de la guerre. Il s'éloigna de la Lithuanie, bien résolu d'y rentrer le plus promptement possible, d'apporter avec lui tous les fléaux de la guerre, et d'arracher de son trône le trop faible Léopold.

: Malheur ! ah ! mille fois malheur

aux souverains qui se laissent environner de flatteurs ! leur honte et leur perte sont certaines. Ils n'aperçoivent l'abîme que lorsqu'ils vont y être précipités. Puisse le courageux Ernest en retirer un jour son frère, et obtenir de la reconnaissance ce qu'il avait droit d'attendre du sentiment de la nature !

CHAPITRE XIV.

HUBERT , resté dans le village le plus voisin de la ville de Grodno , ne vit pas sans effroi arriver la nuit. Tous les dangers que sa femme pouvait courir se retraçaient à son imagination. Combien il se repentait de n'avoir pas suivi sa chère Elisa !

Enfin , ne pouvant résister à la violence de son inquiétude , il se mit en route à l'instant où l'horloge du village venait de faire entendre la quatrième heure de la nuit.

Il se rendit à la maison des chevaliers ; mais on lui dit à la porte , que , par ordre du souverain , l'hos-

pitalité que l'on donnait aux voyageurs était provisoirement suspendue. Il en demanda la raison, on lui apprit que, la veille, une femme déguisée en pèlerin avait apporté le trouble dans le monastère; qu'elle avait, par ses clameurs, entraîné une multitude égarée jusqu'au palais, et que son but était de faire assassiner le souverain; mais qu'heureusement Ponioski, avec plusieurs soldats, avait empêché l'exécution de ses projets, et que cette femme criminelle, arrêtée et conduite dans un cachot, recevrait bientôt la juste punition de son forfait.

Qui peut rendre l'horrible situation d'Hubert? Après un mois d'une union formée par l'amour, il se

voit séparé de celle qu'il adore et pour laquelle il a bravé tous les dangers. Que lui revient-il de son généreux dévouement, dont le principe fut l'amour filial ? car on se rappellera sans doute qu'il vendit sa liberté à Ponioski pour assurer celle de son père , qu'on allait entraîner en prison. Il avait exposé sa vie pour sauver Catherine. Le ciel avait paru récompenser tant de vertu par la possession d'une femme sensible et courageuse , et le bonheur n'avait été pour lui que l'éclair, précurseur de la foudre.

O mon Elisa , s'écria-t-il , je t'ai donc perdue ! Le monstre , qui depuis près de quatre ans , poursuit la malheureuse Catherine , te fait por-

ter le poids de la haine qu'il lui a jurée. Tu vas périr victime de ton zèle pour ta souveraine.

Eh bien , je partagerai ton sort comme j'ai partagé ton esclavage. Je l'arracherai à la mort , ou j'y marcherai avec toi.

Guidé par cette généreuse résolution , il ne court pas , il vole au palais du souverain. Le factionnaire auquel il s'adresse est un honnête homme ; il est attendri du récit que lui fait le mari d'Elisa. Le sentiment de l'humanité s'empare de son ame. Il lui permet d'entrer dans le vestibule , en attendant le réveil du grand-duc de Lithuanie.

Ponioski, avant de quitter Grodno, voulut y laisser un monument de sa cruauté.

Il écrivit à Léopold :

« Malheureux prince , vous avez
» failli être assassiné par votre in-
» digne mère, et, sans mon audace,
» sa complice, la perfide Elisa, ef-
» fectuaît hier le projet qu'elle avait
» formé. Cette femme a hérité de
» toutes les fureurs de Catherine,
» et c'est l'ame criminelle de la du-
» chesse qui vient encore d'armer
» son bras.

» Elisa étoit aidée de plusieurs che-
» valiers teutons ; sans mon zèle ,
» vous eussiez été leur victime. Je
» suis convaincu que l'orgueilleux
» Ernest n'est point étranger à ce
» nouvel attentat. Comme ils ont des
» complices , je pars afin de les pour-
» suivre et de les faire arrêter.

» En attendant mon retour , qui

» ne peut être long , faites tomber
 » le fer vengeur sur les têtes des
 » coupables , dans le nombre des-
 » quels sont quatre chevaliers dont
 » la haine pour vous m'est bien
 » connue :

» Ne mettez point Élixa en juge-
 » ment avec eux ; elle est femme ,
 » elle est belle , séduisante même ,
 » d'une tête exaltée , d'un esprit
 » actif. Sa présence est capable de
 » corrompre les juges et d'amener
 » une révolte ouverte.

» Point de grace pour les coupa-
 » bles , et que les derniers rayons
 » du jour , en éclairant leur sup-
 » plice , assurent la tranquillité de
 » mon auguste souverain , pour le-
 » quel je voudrais sacrifier jusqu'à
 » la dernière goutte de mon sang.

» J'espère vous donner, dans huit
 » jours, des preuves non équivoques
 » des crimes qu'Ernest médite de-
 » puis long-temps contre vous.

» Une fois toutes les certitudes
 » acquises, nous ferons arrêter vo-
 » tre frère par un ordre de la diète.
 » Nous nous mettrons ensuite à la
 » tête des troupes, et bientôt Ba-
 » silowitsz aura cessé de régner ;
 » mais, pour les intérêts de la pa-
 » trie, pour ceux de la belle Hé-
 » léna, et pour les vôtres, ne faites
 » partir aucune troupe avant mon
 » retour, et surtout n'oubliez point
 » que la prompte mort des révoltés
 » peut seule assurer votre puissan-
 » ce et vous donner un succès as-
 » suré. »

C'était par cet odieux moyen qu'il

croyait perdre Élisabeth. Pour assouvir sa vengeance, rien ne lui était impossible, et la victime nouvelle qu'il voulait immoler à sa haine était le dernier appui de la malheureuse Catherine.

Il quitta Grodno après avoir fait porter la lettre au capitaine de la garde du prince.

Fuis, monstre de perfidie, va porter dans les climats glacés du Nord ton nom odieux, réunis-toi à l'infâme Basilowitsz : tu es digne de servir ce tyran farouche. Puisse-tu ne jamais rentrer au sein de ta patrie, ou, si tu dois encore la souiller par ta présence, que la justice divine te frappe de sa foudre vengeresse, et que ta mort devienne la

terreur des vils scélérats qui voudraient t'imiter.

Le jeune aspirant à la chevalerie, auquel Éliisa avait confié la lettre de Catherine, n'avait point osé se présenter chez le grand-duc. L'arrestation des quatre chevaliers lui inspirait une juste terreur. Il crut qu'il était prudent d'attendre que le temps eût un peu calmé les esprits.

Le lendemain de cette funeste catastrophe, qui avait privé Éliisa de sa liberté, devait lui procurer les moyens de faire parvenir cet important papier, auquel la charmante pèlerine avait paru attacher tant d'importance.

Il alla trouver le commandant des gardes du prince.

Celui-ci , nommé Jelski , était un homme de soixante ans , d'un abord sévère , mais d'une probité sans seconde.

Tout l'or du monde n'eût pu le déterminer à trahir la vérité. L'honneur de son prince l'occupait entièrement , et plus d'une fois il avait gémi en le voyant lié d'une amitié étroite avec Ponioski , dont il suspectait depuis long-temps la fidélité.

Il venait d'être réveillé par un de ses soldats qui lui avait apporté la lettre du ministre , en lui annonçant que celui-ci venait de partir , qu'il devait être absent pendant huit jours seulement ; mais , ajouta le garde en lui donnant la lettre , ce qui me surprend dans ce voyage,

c'est la quantité prodigieuse de malles et d'effets qui suivent le seigneur Ponioski : son départ a plutôt l'air d'une désertion de la Lithuanie que d'une simple partie de campagne ; et tenez, mon commandant, ce qui contribue à me donner de violens soupçons , c'est la tournure embarrassée de Nok , son confident intime : il avait un air égaré en me donnant cette lettre , et ressemblait assez à un homme qui craint de voir venir à lui les agens de la justice.

Ce peu de mots, joints à la scène qui avait eu lieu au monastère des Teutons , où Élisabeth avait fait preuve de tant d'énergie , augmenta encore les soupçons qu'il avait déjà conçus contre le ministre.

Il y avait long-temps que Jelski

était à la cour de Lithuanie ; et quoique la duchesse Catherine n'eût jamais eu pour lui que ces tons de hauteur qui, sans faire même naître le respect, éloignent à jamais l'amitié, il n'avait pu la croire coupable du crime dont elle était accusée.

Vivement occupé des réflexions les plus sérieuses et de conjectures désagréables sur le départ précipité du favori de Léopold, on vint lui annoncer qu'un aspirant à la chevalerie demandait à lui parler sans témoins.

Jelski avait pour principe que plus on est puissant plus on doit être affable. Il se leva et fit entrer le jeune clerc. Celui-ci, avec une ingénuité digne de ses dix-sept printemps, lui raconta mot pour mot

tout ce qui s'était passé la veille , remit aussitôt la lettre qu'Élisa lui avait confiée , en le suppliant de n'apporter aucun retard dans une affaire qui lui paraissait être de la plus grande importance. Il protesta en même temps de l'innocence des chevaliers que l'on avait osé arrêter , et pria avec instance qu'on l'introduisît auprès de ses chefs , dont il voulait partager la captivité , puisqu'il en avait partagé le prétendu délit.

Si je n'eusse été porteur de cet écrit , ajouta-t-il , je les eusse suivis en prison ; mais la sûreté du pèlerin exigeait que je prisse toutes les précautions possibles. Cependant je dois vous dire que si l'honneur m'a séparé hier de nos braves che-

valiers , aujourd'hui il me commande impérativement de me réunir à eux.

J'admire votre courage, mon ami, lui dit le commandant ; mais je ne puis vous faire conduire à la prison qui renferme les quatre chevaliers sans un ordre du grand-duc.

C'est par celui de Ponioski qu'ils y ont été conduits, répondit le jeune aspirant, je vais aller le trouver.

— Il a quitté Grodno ; mais , mon ami , restez ici , et si dans la journée qui commence on met les prisonniers en jugement , je vous introduirai dans la salle de justice. Je vous en donne ma parole d'honneur.

Dans un instant je vais me rendre au palais. Les lettres que je dois donner à Léopold amèneront peut-

être de grands événemens. Oui , tout me porte à croire qu'Élisa, cette jeune personne qu'on ose accuser d'un crime est , innocente. N'en doutez pas , dit le Teuton , le ministre est un scélérat.

Tandis que cette conversation avait lieu chez le commandant , l'amie courageuse qui s'immolait pour le bonheur de Catherine attendait la mort. Elle ne pouvait se persuader que Ponioski la laissât vivre , d'après tout ce qu'il avait à craindre d'elle : ainsi elle se recommandait au ciel , lui demandait le bonheur de tous ceux qui lui étaient si chers. Bon Hubert , disait-elle , que tu dois souffrir en ce moment ! Mais qui te consolera quand tu connaîtras la triste fin de ton épouse ?

Hélas ! le pauvre homme était dans la plus affreuse anxiété. Assis sur une des banquettes du vestibule, la tête appuyée sur ses deux mains, il était dans l'attitude douloureuse d'un criminel qui attend son arrêt.

Le bruit qu'il entend autour de lui le fait tressaillir. Les moindres mouvemens des factionnaires le frappent d'épouvante.

Enfin une porte s'ouvre. Il voit entrer le commandant de la garde du prince. Il le prend pour le souverain lui-même, se jette à ses pieds, le conjure de lui rendre son épouse, qui est, ajoute-t-il, une victime de la fureur de Ponioski.

Jelski le fait relever et lui dit :
Je ne suis point Léopold ; je vais

lui parler , et si ta femme est innocente , dans peu de temps elle te sera rendue. Ne quitte point cette place , et compte sur la justice de ton souverain.

Il entra dans les appartemens , et n'en sortit que long-temps après.

L'instant où Léopold recevait arriva ; le commandant fut introduit. Il remit à son souverain la lettre de Ponioski.

Eh bien ! lui dit Léopold , après avoir lu l'écrit , suis-je assez malheureux ? Du fond de son tombeau , ma mère arme encore des assassins ! Pourquoi ne suis-je pas mort en naissant ? je n'aurais pas à rougir de celle qui m'a donné l'existence.

Ah ! seigneur , lui répond avec respect Jelski , si d'affreuses calom-

nies avaient causé tous les maux qui vous accablent ; si Ponioski , dans lequel vous avez toujours eu une confiance aveugle , n'était qu'un vil scélérat , qui peut-être en ce moment vient de passer à l'ennemi ? — Qu'osez-vous dire , commandant ? — Ce que je crois possible ; et vous pouvez en obtenir la preuve en assemblant aujourd'hui même le tribunal que vous avez fait convoquer , et qui doit se réunir dans trois jours. Dans une pareille circonstance , tout retard deviendrait dangereux. Je suis possesseur d'une lettre que la jeune accusée devait faire remettre à son souverain.

Lorsque cette femme s'est vue près de tomber au pouvoir de son plus implacable ennemi , elle s'est

confiée en la loyauté d'un aspirant à la chevalerie. Celui-là , rempli de zèle, est venu chez moi et m'a remis ce papier , qui , suivant ce que lui a dit la personne qui est arrêtée, renferme les destinées futures du grand-duc de Lithuanie. J'ose demander à mon souverain, qui n'a d'autre désir que celui de faire connaître qu'il chérit la justice , de vouloir bien permettre que cet écrit ne soit lu qu'en présence de ceux qui doivent juger Élisabeth.

Léopold consentit à ce que le commandant lui demandait.

Celui-ci , profitant de la bonne volonté où il voyait son souverain, ajouta : Seigneur, à l'audience j'introduirai, si vous daignez le permettre, un jeune homme qui se dit

l'époux de la femme qui est accusée ; il pourra vous donner des renseignemens utiles sur Ponioski.

Il n'était encore que dix heures du matin , et déjà , par les ordres de Léopold , le tribunal s'assemblait :

La grande salle d'audience était remplie de monde. La garnison de Grodno sous les armes s'attendait à voir marcher au supplice la malheureuse Élisabeth.

Enfin l'instant est arrivé. On va chercher dans son cachot cette femme vraiment étonnante par son courage.

Où me conduisez-vous ? dit-elle aux soldats : si c'est à la mort , accordez-moi une grâce. Ayez pitié de mon sort, et donnez-moi le temps d'envoyer chercher mon époux.....

Lui seul peut prouver mon innocence.

Rassurez-vous, lui dit un soldat, nous ne sommes point des bourreaux pour vous traîner à la mort sans que vous soyez jugée, vous pourrez adresser votre demande au tribunal ; il se hâtera d'y souscrire.

Ils marchent tous vers le palais. Elisa pouvait à peine se soutenir. Depuis qu'on l'avait enfermée dans le cachot elle n'avait pris aucune nourriture.

En entrant dans le vestibule, le premier objet qui frappe sa vue est le pauvre Hubert. Sa figure décolorée offre l'image de la mort. Il cherche de tous côtés, comme un homme égaré, et voit sa femme au milieu d'une troupe de soldats.

Comme un torrent qui vient de rompre la digue qui le retenait captif, Hubert s'élance avec impétuosité ; la peur des armes ne peut l'arrêter. Il prend sa femme dans ses bras, la serre sur son cœur, et, retrouvant toute son audace, il s'écrie : Au nom du ciel, de la justice et de l'amour, faites comparaître ici l'infâme Ponioski. Voici ses accusateurs ; il n'osera jamais soutenir les regards d'Hubert ni ceux de la fidèle Élixa.

Quoiqu'elle eût une fermeté au-dessus des forces de son sexe, elle ne put résister à cet assaut, et demeura sans connaissance.

On lui procura de prompts secours ; elle revint à la vie, et bientôt on apprit d'elle-même que, depuis la

veille , on ne lui avait donné aucune espèce de nourriture.

L'indignation se fit voir sur toutes les figures , et déjà le nom du ministre inspirait de l'horreur.

À peine les soldats purent-ils décider Hubert à quitter sa femme ; cependant il le fallait. On lui permit seulement de rester à la barre.

Tous les juges arrivèrent. Léopold monta sur son trône : il regarde l'accusée et reconnaît en elle une des femmes attachées au service de sa mère.

Bientôt on amena les quatre chevaliers ; et comme on les avait arrêtés sans leur faire rendre leurs armes , ils allèrent les déposer aux pieds du souverain.

Alors le commandant demanda

que le tribunal prît connaissance d'une lettre qui devait donner de grands éclaircissemens sur la conduite du ministre.

Cependant comme elle était adressée directement au grand-duc , le président la lui présenta.

Il l'ouvrit précipitamment , la parcourut avec un saisissement qui fut remarqué par tout le monde , et s'écria : O mon dieu , je te rends grace ! ma mère existe encore.

Il baisa avec transport cette lettre chérie , la serra sur son cœur , et quoiqu'elle contînt des reproches sur la cruauté avec laquelle il avait traité sa mère , il ordonna au président d'en faire la lecture à haute voix.

Catherine , en s'avouant cou-

pable d'une indigne prédilection pour Léopold , rappelait les crimes de Ponioski , ses prétentions au trône de Lithuanie , ainsi que le refus qu'elle avait fait de sa main , refus qui avait causé tous ses malheurs. Elle nommait ses libérateurs et les recommandait à la bienveillance de son fils.

« Si vous n'êtes point , lui écrivait-elle , le complice du monstre qui voulait encore , il y a un mois , me faire assassiner , la nouvelle de l'existence de votre mère ne sera point regardée par vous comme une calamité , et vous accorderez votre protection à ceux qui ont tout sacrifié pour elle. La vertueuse Elisa est un modèle de fidélité ; elle a été ma seule con-

» solation pendant plus de trois ans
 » d'un horrible esclavage. Je lui ai
 » remis le soin de vous instruire des
 » maux qu'on a fait souffrir à votre
 » mère. Elle vous dira que, malgré
 » votre cruauté envers celle qui vous
 » avait idolâtré, l'infortunée Ca-
 » therine ne vous a jamais maudit,
 » qu'elle a continuellement prié le
 » ciel pour vous.

» S'il daigne un jour exaucer ses
 » prières, vous chasserez ignomi-
 » nieusement de votre cour celui
 » qui a osé l'accuser d'un crime
 » qu'il voulait seul commettre.

» Adieu, Léopold, soyez heureux,
 » si vous pouvez l'être en pensant
 » aux peines qu'on m'a fait endurer.
 » Jamais vous n'entendrez parler de
 » moi. Je fuis des lieux où je n'ai

» trouvé que le malheur et la honte.
 » Recevez la dernière bénédiction
 » d'une mère infortunée. Puisse-t-
 » elle devenir pour vous une égide
 » préservatrice ! Que le Tout-Puis-
 » sant entende la prière que je lui
 » adresse pour un ingrat ! qu'il
 » daigne lui accorder toutes ses fa-
 » veurs ; surtout qu'il ne permette
 » point que son fils lui rende un
 » jour tout le mal qu'il m'a fait !
 » Si vous conservez quelque res-
 » pect pour moi , donnez-m'en une
 » preuve en aimant votre frère ;
 » dites-lui que, trop coupable envers
 » lui , je ne me ferai jamais connaî-
 » tre. J'ai mérité ses reproches ;
 » mais , Léopold , si je vous ai par-
 » donné tous les pleurs que vous
 » m'avez fait répandre , conjurez

» Ernest de me pardonner aussi.
 » Voilà le seul bienfait que j'attends
 » de vous. C'est la dernière demande
 » d'une mère qui va chercher la paix
 » dans des climats éloignés.

» Si l'Éternel n'avait pas compté
 » les heures de notre existence, de-
 » puis long-temps la dernière aurait
 » sonné pour moi. Méprisée, avi-
 » lie, condamnée par un fils, la vie
 » est un fardeau trop pesant ; mais la
 » religion m'ordonne de le suppor-
 » ter. Quand la mort viendra mettre
 » un terme à mes souffrances, ma
 » dernière pensée, mon dernier sou-
 » pir appartiendront à mes enfans. Ce
 » ne seront point leurs mains qui
 » fermeront mes paupières ; je n'en-
 » tendrai point autour de mon lit
 » funèbre les sanglots de la piété

» filiale ; je ne les bénirai pas moins,
 » Ernest pour prix des vertus qu'il
 » possède , et Léopold en considé-
 » ration du repentir dont je le crois
 » pénétré dans ce moment. Adieu ,
 » adieu pour la dernière fois. »

Le président avait cessé de lire,
 que toutel'assemblée paraissaitécou-
 ter encore.

Un silence profond régnait. Il n'é-
 tait interrompu que par les sanglots
 de Léopold et d'Élisa.

O mon Dieu ! dit le souverain ,
 comme il m'a trompé ! Infâme Po-
 nioski ! quel châtiment pourrait
 expier tes forfaits ? Puis , descendant
 précipitamment de son trône , il
 courut vers Élisa , fit briser ses fers ,
 et la conjura de lui dire en quels
 lieux était sa mère.

Hélas ! seigneur , lui répond la jeune personne , je l'ignore.

Elle raconta , avec une candeur angélique , tout ce qui s'était passé depuis leur sortie du château de la forêt ; elle n'omit point la manière que le courageux Hubert avait employée.

Ah ! seigneur , lui dit-elle , il était temps que nous abandonnassions ces horribles souterrains ! le bourreau allait y entrer pour frapper ses victimes.

Le désespoir du grand-duc de Lithuanie prouva à tous ceux qui étaient présens qu'il n'était point l'assassin de sa mère. Mais un murmure général s'éleva contre les princes qui ont la lâcheté de se livrer à d'infâmes scélérats.

Les quatre chevaliers de l'Ordre Teutonique reçurent de leur souverain toute la réparation qu'ils avaient droit d'en attendre.

Léopold leur rendit leurs épées et leur dit : Nobles chevaliers , une fatale erreur m'a rendu injuste ; ne voyez en moi qu'un prince malheureux ; reprenez vos armes, qu'elles soient en vos mains des glaives vengeurs. Jurons tous de poursuivre Ponioski jusqu'à la mort.

Ce serment est répété avec enthousiasme. Élisa et Hubert sont comblés d'éloges ; enfin l'aimable pèlerin auquel Léopold était redevable de l'existence de sa mère , était au faîte du bonheur. On lui arracha la promesse de faire connaître la retraite de Catherine , si

celle-ci écrivait encore et qu'elle marquât le lieu de sa résidence.

Élisa repartit le surlendemain avec son époux. En arrivant à sa modeste habitation, elle y trouva de riches présens.

Les bienfaits du souverain les y avaient précédés. Le commandant de la garde éprouva une grande joie : il y a tant de bonheur à contribuer à faire une bonne action ! Ah ! si les hommes entendaient bien leurs véritables intérêts, il n'y aurait pas de méchans sur la terre.

FIN DU TOME SECOND.

551645



